

~~12808. S. 20~~  
ch. 770/30.  
L A

VICTIME MARIÉE,  
KOU  
HISTOIRE  
DE

LADY VILLARS,

Traduite de l'Anglois, par M. A.

---

*Le plus pur des Esprits célestes, qui paroîtroit  
sur la terre sous la forme d'une femme, ne seroit  
point à l'abri des traits de la calomnie. Hom.*

---

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S.

*Et se trouve*

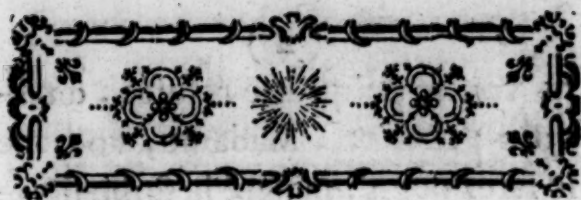
A PARIS, chez MERIGOT le jeune, Libraire  
sur le Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. D C C. L X X V.







# HISTOIRE

DE

## LADY VILLARS.

---

### LETTRE I.

*A Lady Marie Wilmot.*

AH ! ma chere Lady Marie ,  
qu'exigez-vous de moi ! le peu que  
je vous dis des malheurs de mon  
aimable amie le jour que vous ad-  
miriez son portrait dans mon Cabinet  
de toilette , peut-il vous avoir inté-  
ressée au point de vous faire insister  
sur un détail de toutes les particu-  
larités de sa funeste histoire ? Vous

A ij

ne voulez point être refusée , dites-vous ; eh bien , Madame , vous ne le ferez point : malgré la foiblesse de mes talens , je sens qu'il me sera moins difficile de m'ériger en Historien , que de vous désobliger par un refus. Lisez donc l'histoire que je vais vous tracer , & qui méritoit de l'être par une plus habile plume.

Lady Villars étoit fille du second lit du Colonel Walton , Gentilhomme d'une famille riche & distinguée , au nord de l'Angleterre. Pour vous mettre mieux au fait de son histoire , il est nécessaire de vous donner une idée de ses parens.

Son pere avoit épousé à l'âge de vingt - six ans une femme fort aimable ; mais elle mourut la quatrième année de son mariage , d'une fièvre , dont elle fut attaquée à la suite d'un rhume , qu'elle avoit gagné pour être sortie trop tôt après une

couche , afin d'accompagner son mari , qui avoit été dangereusement blessé à un siège en Flandres où elle l'avoit suivi.

Le Colonel Walton qui aimoit tendrement son Epouse , fut longtemps inconsolable de sa perte. Tous ses soins & son affection se tournerent alors vers son fils Henri ; & comme son devoir , en l'appellant à l'armée , l'avoit souvent obligé de confier cet enfant chéri à des mains étrangères , il prit le parti de se défaire de sa commission , pour pouvoir avec plus de loisir diriger l'éducation de son fils.

Il ne fut pas plutôt à sa demeure de Fairfield , que tous les Gentilshommes du voisinage vinrent lui faire compliment , se félicitant entr'eux de voir leur petite société si agréablement augmentée. Le Colonel Walton avoit alors environ qua-

rante ans , grand , bien fait , l'air doux & le cœur plein d'humanité. Dans les premières années de sa vie ses exercices militaires ne l'avoient pas empêché de se livrer avec application à ses études ; enforte qu'il joignoit à la politesse & à l'air aisé d'un Militaire , la science & l'érudition d'un homme de Lettres. Avec ces qualités , il n'est pas étonnant que le Colonel Walton fit également l'admiration des deux sexes. En effet , il étoit recherché dans toutes les maisons des environs avec tant d'empressement , qu'il commença à appréhender qu'en quittant l'armée , il n'eût fait que changer le lieu de la scène , & éviter un embarras , pour retomber dans un autre ; mais il arriva bientôt une aventure qui captiva toute son attention.

Un matin qu'il se promenoit à cheval , suivant sa coutume , &



n'étant ce jour-là accompagné de personne , il apperçut à quelque distance de lui , une chaise renversée , & tout auprès un homme qui tâchoit de relever une Dame étendue sur la terre. Le Colonel , toujours prêt à secourir les malheureux, poussa son cheval vers cet endroit , & mettant pied à terre , joignit ses efforts à ceux de l'inconnu , pour faire revenir la Dame , qui étoit évanouie , mais qui , bien que dans un état peu différent de celui de la mort, paroissoit si charmante, qu'elle fit dans le cœur de notre Colonel une impression trop profonde pour en être effacée. L'intérêt qu'il prenoit à la santé de cette aimable personne, ne lui permit pas de faire la moindre attention à celui qui l'accompagnoit, jusqu'à ce qu'elle fût assez revenue pour se trouver en état de lui témoigner sa reconnoissance des secours

qu'il lui avoit si généreusement  
 donnés ; le Gentilhomme se joignit  
 à elle pour l'en remercier , & ajouta :  
 « Je suis sûr que le Colonel Walton  
 » ne fera pas fâché d'avoir eu une  
 » occasion de secourir la sœur de  
 » son ancien ami Manly ? . . . . Bon  
 » Dieu ! s'écria Walton , ( qui levant  
 » les yeux pour la première fois ,  
 » reconnut un Gentilhomme avec  
 » lequel il avoit contracté l'amitié  
 » la plus intime , pendant le cours  
 » de ses voyages , & qu'il croyoit  
 » encore hors du Royaume. ) Bon  
 » Dieu ! mon cher Manly ! que je  
 » suis heureux de vous voir ! Plus  
 » heureux encore ( en jettant un  
 » coup d'œil d'admiration sur Miss  
 » Manly ) de vous avoir rencontré  
 » dans un tems où votre aimable  
 » sœur avoit besoin d'un secours  
 » que vous n'auriez pû lui donner  
 » seul ! Je vois que vous êtes blessé ,

» souffrez que je vous conduise chez  
 » moi : ma maison n'est qu'à un demi  
 » mille d'ici , on pourra examiner  
 » votre bras. . . . » Manly l'inter-  
 rompit , en l'assurant que la contu-  
 sion qu'il s'étoit faite étoit si légère ,  
 qu'elle ne méritoit pas qu'on y fit la  
 moindre attention , au moins , jusqu'à  
 ce qu'il fût arrivé à *More-Place* , où  
 il conduisoit sa sœur. Elle alloit  
 rendre visite à Miss More , qu'elle  
 avoit connue à l'école , & avec la-  
 quelle elle avoit contracté une amitié  
 qui avoit toujours continué depuis.  
 Le Colonel Walton eut beau insister  
 sur les fâcheuses conséquences que  
 pourroit avoir ce délai , y ayant plus  
 de cinq milles de-là à *More-Place* .  
 tout ce qu'il put avancer fut inutile.  
 Miss Manly voyant que son frere  
 l'assuroit que sa blessure étoit fort  
 légère , résolut de continuer sa route ;  
 & Walton se vit réduit à se consoler

du chagrin de la quitter , par l'idée de la savoir aussi près de lui , & dans une maison dont il étoit l'ami intime. Il obtint cependant la permission de les accompagner pendant le reste du voyage ; & les domestiques ayant raccommode la chaise , il aida la belle Anne à y monter , ainsi que son frere , & lui-même les accompagna à cheval jusqu'à *More-Place*. Là , le bras de Manly fut aussitôt visité par un Chirurgien que le Colonel avoit fait avertir. Il se trouva si froissé , qu'il lui ordonna de le porter en écharpe pendant quelques jours. Manly étoit si content de la rencontre imprévue de son ami , qu'il paroissoit tout-à-fait insensible à son accident , qu'il regardoit , disoit-il , comme heureux.

Depuis ce tems-là , *More-Place* devint presque l'unique séjour du Colonel ; on ne le voyoit que rare-



ment à Fairfield. Il n'étoit occupé que de Miss Manly : son cher Henry même n'occupoit plus que la seconde place dans son cœur. L'extérieur de Miss Manly étoit plein d'une douceur attrayante , & Walton se figuroit que son ame ne devoit pas être moins parfaite. Hélas ! quelle funeste erreur étoit la sienne ! Anne Manly , fille unique , étoit l'idole de ses parens : ils avoient eu sept garçons avant qu'elle vînt au monde , & commençoient à désespérer du plaisir d'avoir jamais une fille , plaisir qu'ils avoient longtems désiré. Les peres & meres en général regardent les filles comme des fardeaux embarrassans ; Sir James & Lady Manly pensoient tout autrement : ils aimoient leurs fils ; mais cet amour n'empêchoit pas qu'ils ne souhaitassent ardemment d'avoir une fille ; enforte que lorsqu'Anne parut , elle

fut reçue avec les transports de la joie la plus vive. Ses parens étoient pour elle remplis d'indulgence ; ses freres faisoient vanité de l'avoir pour sœur ; dès son enfance , ses oreilles furent accoutumées à n'entendre que des éloges , & à mesure qu'elle grandissoit , le plus sûr moyen de faire sa cour dans la maison , étoit de mettre tous ses soins à mériter les approbations de Miss Manly. Son caractère naturellement capricieux , fut entièrement gâté par l'habitude de n'éprouver jamais la moindre contradiction. Impérieuse & hautaine , elle apprit bientôt à mépriser quiconque lui cédoit , soit par la naissance , soit par les qualités extérieures. De tous ceux avec qui elle vivoit , Miss More étoit la seule personne à qui elle eût jamais témoigné quelque attachement , excepté pourtant sa propre famille : elle avoit en effet

pour ses parens , autant d'amour que son cœur pouvoit en admettre pour tout ce qui n'étoit point elle-même ; & cependant ils n'étoient pas toujours exemts de ses traits satyriques. Anne avoit autant d'esprit qu'il lui en falloit pour en faire une personne fort agréable , si elle avoit sçu le diriger ; mais la maniere dont elle l'employoit en rendoit l'effet tout contraire. Elle savoit se faire haïr ou craindre de tous ceux qui n'avoient point sçu , à force de flatterie , mériter son approbation.

Graces aux soins constans & assidus de ses freres , elle avoit acquis plus de connoissance des Lettres que la plupart de son sexe n'en possède pour l'ordinaire. Les principes de Religion ne faisoient sûrement pas la principale partie de leurs instructions. Ils étoient tous d'une probité même scrupuleuse ; mais ce qui n'est

que trop ordinaire parmi nos Gens de Lettres , ils étoient tous Déistes ; aussi leurs leçons étoient-elles plus propres à former leur sœur pour ce monde-ci , que pour l'autre.

Avec un visage où l'on voyoit briller l'esprit & le charme séduisant de la douceur & de l'innocence , Miss Manly possédoit un cœur dur & insensible à toute autre passion que l'orgueil & l'avarice. Elle résolut aussi-tôt d'assurer sa victoire sur le cœur de Walton. Il y avoit long-tems que sa famille desiroit de la voir mariée ; mais jamais , jusqu'alors , elle n'avoit trouvé un homme si bien fait pour lui plaire ; non qu'elle sentît pour lui les moindres étincelles de l'amour ; mais elle prévoyoit qu'il lui seroit facile d'exercer son humeur impérieuse sur un homme d'un caractère aussi doux ; ainsi , après l'avoir laissé soupirer en vain , jusqu'à ce



qu'elle crût qu'il pourroit bien à la fin se lasser d'une poursuite aussi difficile , elle consentit à lui donner la main ; & c'est à cette époque que commencerent les malheurs de Walton.

Actuellement que j'ai marié mon ami le Colonel , il est tems que je mette fin à cette Lettre ; & si ce foible essai de mes talens pour la narration , ne vous a point ennuyée , je vous donnerai dans ma suivante un détail de la conduite de Mistriss Walton en qualité d'épouse. En attendant , pour soulager un peu votre impatience , je puis vous assurer qu'elle fut en tout point directement opposée à cette aimable conduite , qui fait que ma chère Lady Vilmot est si justement admirée de tous ceux qui ont le bonheur de la connoître , ainsi que de son affectionnée ,

*Adelaïde Montaguë.*

## L E T T R E . II.

*A la même.*

**A**INSI donc , ma chere Lady Marie , vous trouvez que je raconte passablement bien mon histoire : vous aspirez à la continuation ; la voici , sous autre préambule.

Je pense que je viens de marier Miss Manly au Colonel Walton. Après avoir resté quelques jours à la maison de son pere , elle arriva à Fairfield. A peine y fut-elle établie , qu'elle fit son unique étude de tourner en ridicule les parens & les amis de son mari , au point de les écarter tous de la maison , à l'exception d'un petit nombre , dont le haut rang flattoit sa vanité , & la tenoit malgré elle dans les bornes du respect. Le pauvre Henry s'apperçut bientôt

d'un terrible changement dans la famille ; lui qui auparavant étoit l'objet des soins les plus empressés , à peine faisoit-on attention à lui.

Mistress Walton avoit eu soin de renvoyer tous les anciens domestiques , excepté un qui avoit été auprès du Colonel dès son enfance , & qui étoit alors son Valet de Chambre. Elle n'avoit point encore pu parvenir à le faire sortir , & lorsqu'elle avoit exigé qu'on le chassât , elle avoit été fort étonnée de trouver le Colonel si déterminé ; de sorte que le voyant en cette occasion plus irrité qu'elle ne le croyoit capable de l'être pour tout autre sujet , elle avoit prudemment abandonné ce projet , de crainte de l'aigrir trop , & de perdre par-là l'ascendant qu'elle avoit travaillé si longtems à acquérir sur lui.

Le vieil Humphri , ( c'est le nom

du Valet de Chambre ) étoit pour lors le seul ami du pauvre Henry, excepté son pere , qui n'osoit pourtant pas laisser éclater toute sa tendresse pour lui, de crainte d'offenser son épouse ; car dès qu'il témoignoit à son fils quelque attention particulière , elle ne manquoit pas d'exhaler son ressentiment par des torrens de larmes , accusant de cruauté & d'ingratitude un homme qu'elle aimoit si tendrement , & qui la négligeoit entierement , pour prodiguer à un fils toute sa tendresse.

Le Colonel étoit trop sensé pour ne pas sentir tout le ridicule d'une pareille conduite ; mais comme il étoit convaincu qu'elle ne procédoit que d'un excès d'amour pour lui , il en étoit flatté ; & son Epouse lui ayant proposé d'envoyer son fils à Eton , il ne put se défendre d'y consentir. Il exigea cependant que son



fil y eût un Précepteur particulier, dépense qu'elle auroit de bon cœur voulu épargner ; mais elle aimait mieux y consentir, que de ne point l'éloigner de la famille , & Henry fut placé à Eton , où il demeura plusieurs années.

Au bout d'un an de mariage , Mistrifs Walton accoucha d'une fille à qui elle donna son nom d'Anne. Cet enfant qui dans la suite ressembloit en tout point à sa mere ; en étoit tellement idolâtrée , que celle-ci ne parut point du tout flattée de la naissance d'un fils qu'elle mit au monde l'année suivante. Elle le plaignoit souvent d'avoir un frere aîné , & de ne pouvoir hériter des biens de son pere ; mais ces plaintes avoient plutôt leur source dans son aversion pour Henry , que dans son amour pour Tom.

Trois ans après , mon aimable

amie , la charmante Eléonore vint au monde ; & elle avoit à peine vu le jour , qu'elle devint l'objet de la tendresse de son pere , & par conséquent de la haine de sa mere , & de la petite Anne , dont les malheureuses dispositions se manifestoit dans toutes les petites méchancetés qu'elle pouvoit lui faire sans être apperçue.

Comme Mistriss Walton n'étoit occupée que du soin de sa chere Anne , Eléonore & son frere étoient entierement livrés à la direction de leur pere ; & c'est à cette heureuse circonstance qu'elle fut redevable de ces talens & de ces qualités éminentes qui la firent si justement admirer dans le monde. N'ayant point d'autre compagnie que celle de son frere , ( car sa sœur ne daignoit pas s'entretenir avec elle ) elle s'attacha entierement à lui , & se tenoit conf-

tamment auprès de lui , quand son pere lui donnoit ses leçons de latin. Dans ces occasions , elle paroissoit si attentive , que le Colonel résolut de lui faire partager les études de son frere , aussi bien que ses amusemens. Il remarqua bientôt que son génie surpasseoit de beaucoup celui de son fils ; & au bout de quelques mois de leçons , il la trouvoit souvent aidant son frere dans la composition de ses thèmes. Il faut que je la laisse dans cette occupation , une affaire indispensable m'obligeant de quitter la plume , dès que j'aurai assuré Lady Marie que je suis toute à elle.

*Adelaïde Montaguë,*



## L E T T R E   I I I .

*A la même.*

J'AI laissé ma jeune amie fort occupée , & assistant son frere dans ses leçons. Après qu'il eut été envoyé à Eton , ce qui arriva lorsqu'elle étoit âgée de dix ans , son pere lui continua ses instructions , & elle devint sa compagne inséparable , jusqu'à ce qu'il arriva un accident , à quoi elle a toujours attribué toutes ses infortunes. Sa sœur aînée sortant fort échauffée d'une salle de danse , gagna un rhume qui lui causa une fièvre si violente , qu'elle en mourut au bout de dix jours , au grand regret de sa mere , qui en fut longtems inconsolable. Le Colonel qui blâmoit depuis si longtems la maniere dont son épouse élevoit Anne , & qui



avoit observé avec chagrin ses malheureuses dispositions , si différentes de celles de sa chere Eléonore , ne fut pas si affligé de cette mort prématurée , qui l'enlevoit d'un monde où elle auroit infailliblement fait le malheur des autres , en faisant le sien propre.

Il n'y eut que la pauvre Eléonore qui eut raison de se plaindre de cet événement. Mistriss Walton commença dès ce moment à jeter les yeux sur elle ; & au lieu d'être charmée des rares qualités qui brilloient dans cette aimable enfant , elle ne parut que choquée des attentions que son pere avoit pour elle. Elle l'obligeoit sans cesse de rester dans son appartement , ne lui permettant point de lire ; ne voulant pas , disoit-elle , élever une fille sçavante , qui l'étourdiroit de son érudition. En vain le Colonel la prioit-il de chan-

ger de sentiment; en vain la flattoit-il , en lui représentant les connoissances qu'elle avoit elle-même dans les Lettres , pour l'engager à lui permettre de continuer ses leçons à sa fille; elle demeura inflexible, jusqu'à ce que la beauté d'Eléonore acquérant de jour en jour un nouvel éclat, lui procurât quelque relâche, en allarmant la jalousie de sa mere. Mistress Walton étoit encore belle , & elle aimoit trop à être admirée , pour souffrir patiemment d'être éclipsée par les charmes d'une fille qu'elle regardoit comme un enfant. Eléonore étoit pour lors sans cesse reléguée dans son appartement , & excepté les heures du dîner , ne paroissoit que très-rarement en compagnie. Ce genre de vie , que bien des jeunes personnes auroient trouvé fort insipide , faisoit les délices d'Eléonore , qui se trouvoit par-là en  
liberté

liberté d'employer son tems d'une maniere conforme à ses inclinations. Son pere lui avoit confié une clef de sa bibliothèque, où elle ne manquoit jamais de passer chaque jour quelques heures, souvent accompagnée de ce cher pere. Un jour qu'elle se trouvoit seule avec lui, la conversation tomba sur son frere Henry, sujet que Walton mettoit souvent sur le tapis, lorsqu'il s'entretenoit avec Eléonore; elle lui demanda comment il pouvoit consentir à se priver ainsi de la présence d'un fils si chéri, & si digne de sa tendresse : « Cher Papa, » ajouta-t-elle, faites venir Henry à » la maison ; il me tarde de voir un » frere que vous m'avez appris à » aimer ; Maman, elle-même, sera » sans doute charmée de le revoir » ici, après une si longue absence. — » Hélas ! ma chere enfant, lui répondit son pere, vous ne savez

» pas tout ce que l'éloignement de  
 » votre frere m'a fait souffrir :  
 » mais je n'ose le rappeler — pour  
 » l'amour de lui-même , je n'ose le  
 » rappeler. Je ne souffrirois pas qu'il  
 » fût maltraité , & je ne puis me  
 » résoudre à rendre votre mere  
 » malheureuse. .... » Ces paroles  
 affecterent tellement le Colonel ,  
 qu'un soupir qui s'échappa du fond  
 de son cœur , ne lui permit pas d'en  
 dire davantage ; & Eléonore ayant  
 remarqué son émotion , détourna cet  
 entretien , résolue pourtant de le  
 faire revenir , quand elle trouveroit  
 son pere dans de meilleures dispo-  
 sitions. Elle étoit persuadée que ce  
 feroit un grand plaisir pour lui , que  
 de posséder un jeune homme aussi  
 accompli que son frere Henry , dont  
 elle avoit entendu faire les plus  
 grands éloges , par des personnes  
 qui l'avoient connu à Oxford , où



Pon l'avoit fait passer d'Eton depuis quelques années , & où il demeuroit encore.

Henry entretenoit constamment une correspondance avec son pere , & ce tendre pere ne manquoit jamais de communiquer ses lettres à sa chere Eléonore , qui ne cessoit de renouveler ses prieres de le faire venir , au moins pour une visite : enfin vaincu par ses instances , qui s'accordoient si bien avec ses propres desirs , il ne put se défendre d'y consentir ; mais avant tout , il crut qu'il étoit nécessaire d'obtenir , s'il étoit possible , l'agrément de Mistris Walton.

En effet le Colonel étoit accoutumé depuis si longtems à en passer par toutes ses décisions , qu'il ne falloit pas moins que les intérêts d'un fils chéri , pour le déterminer à risquer une dispute avec elle , tant

étoit absolu l'empire & l'ascendant que cette femme capricieuse avoit pris sur le plus sensible & le plus accompli de tous les hommes.

Que les femmes sont bien dans l'erreur , ma chere , lorsqu'elles établissent comme une maxime : *Qu'un mari sot est le plus aisé à gouverner.* Cette maxime a tant de fois été démentie par l'expérience , que je m'étonne que nous ne l'ayons pas effacée depuis longtems de notre Recueil. Un sot est toujours positif & attaché à ses opinions ; toujours jaloux de son autorité ; toujours effrayé qu'on n'empiète sur ses droits : il y a au contraire mille bagatelles qu'un homme de sens regarde comme au-dessous de lui ; & par l'habitude qu'il contracte de céder dans les occasions qu'il regarde comme de peu d'importance , il vient quelquefois à perdre cette supériorité , que

tout mari devoit conserver dans sa famille. Le pauvre Colonel Walton étoit une preuve bien frappante de cette vérité.

Le jour qui suivit celui où il avoit promis à Eléonore de faire venir son frere , comme ils étoient assis après le dîner , il entama la matiere en buvant la santé de ses enfans. Mistriss Walton lui demanda s'il n'étoit pas tems de faire passer Tont à Oxford. . . . . « Oui , ma chere , répondit le » Colonel , je crois qu'il en est tems ; » mais ne seriez-vous pas flattée de » le voir ici pendant un mois , ou » deux , avant que de l'y fixer. Si ce » projet vous plaît , je vais écrire » qu'on nous l'envoye , & son frere » Henry pourra avoir soin de lui » jusqu'ici. Henry ! interrompit-elle. » . . . . . Oui , ma chere , reprit le » Colonel , sans lui donner le tems » de continuer , ( prévoyant bien

» par l'altération de son visage ,  
 » qu'elle alloit se déclarer contre  
 » lui ) voilà tout-à-l'heure quinze  
 » ans que vous ne l'avez vû , & vous  
 » n'ignorez pas combien depuis ce  
 » tems-là je l'ai peu vû moi-même.  
 » C'est actuellement un homme ; &  
 » si nous en croyons le rapport de  
 » ceux qui le connoissent , ainsi que  
 » sa maniere d'écrire , ce doit être  
 » un fort aimable Cavalier. Il brûle  
 » du desir de vous rendre ses de-  
 » voirs. De grace , ma chere , conti-  
 » nua-t-il , en lui prenant la main ,  
 » écrivez quelques lignes à Henry ,  
 » & ordonnez-lui de se rendre ici ;  
 » cet ordre , venant de votre part ,  
 » fera doublement agréable à mon  
 » fils. . . . . De ma part , s'écria  
 » Mistrifs Walton , retirant brusque-  
 » ment sa main , vous flattez - vous  
 » que je puisse inviter ici votre fa-  
 » vorî ? Vous auriez grand tort



» assurément. Je ne veux point ici de  
 » partis formés contre moi. Il m'a  
 » déjà causé assez de peines avant  
 » son départ, tout enfant qu'il étoit,  
 » & cela ne recommencera jamais  
 » de mon consentement, je vous  
 » assure. La mort m'a privée de  
 » toute ma consolation, en m'enle-  
 » vant ma pauvre enfant, ma chere  
 » Anne, dit-elle, en fondant en  
 » pleurs; faut-il que je sois à présent  
 » tourmentée par les vôtres! Dou-  
 » cement, Madame, dit vivement  
 » le Colonel, offensé de ces derniers  
 » mots; comptez-vous pour rien les  
 » enfans qui vous restent, & faites-  
 » vous si peu de cas d'un Epoux qui  
 » n'a à se reprocher que de vous  
 » avoir trop aimée? Mais je saurai  
 » me contraindre ». En achevant ces  
 mots, il se leva & sortit fort agité.  
 Eléonore fut tellement affectée de  
 cette scène, pendant laquelle elle

étoit demeurée affise , tremblante ,  
 & sans oser parler , qu'elle courut se  
 jeter aux pieds de sa mere , & la  
 conjura , les yeux baignés de larmes ,  
 de consentir au retour de Henry :  
 « Oh , Madame ! s'écria-t-elle , d'un  
 » air pénétré , ne déchirez pas le  
 » cœur de mon cher Papa ! . . . Souf-  
 » frez que je courre le rappeler , au  
 » nom de Dieu ! . . . . Souffrez . . . .  
 » Henry fera tout ce que vous vou-  
 » drez. Ah ! foyez sensible aux prieres  
 » de votre Eléonore . . . . . Laissez ,  
 » petite fille , ces flatteries sédui-  
 » santes , cria Mistriss Walton , pres-  
 » que suffoquée par la colere , ne  
 » voudriez - vous pas me gagner  
 » comme vous faites votre pere , par  
 » de belles paroles ? Henry feroit ici  
 » le bien venu , pour vous , sans  
 » doute ; une fille savante comme  
 » vous , ne pourroit que se plaire à  
 » la compagnie d'un pédant tout frais

» émoulu de l'Université. . . . . Il ne  
 » vous manque plus que d'apprendre  
 » à soutenir des thèses & pousser des  
 » argumens ; mais sachez , ma mie ,  
 » que la soumission & l'obéissance à  
 » mes ordres , sont les premières le-  
 » çons que vous avez à apprendre.  
 » Ah ! Madame , excusez - moi , je  
 » ferai toujours obéissante , toujours  
 » soumise : . . . . . Jamais je n'eus à  
 » dessein de vous offenser : si c'est un  
 » crime que de prendre la défense de  
 » mon frere , punissez - moi , mais  
 » rendez mon pere heureux. . . . . si  
 » bien , Mademoiselle , que mon  
 » propre bonheur ne mérite pas que  
 » vous y fassiez attention ? . . . mais,  
 » marchez , en la repoussant avec  
 » violence jusqu'à l'autre bout de  
 » la chambre , retirez - vous dans  
 » votre appartement. . . . . , Allez  
 » Mifs , & étudiez - y vos airs de  
 » tragédies , jusqu'à ce qu'on vous

» appelle ». Sortez ! en disant ces mots , elle la quitta ; & la pauvre Eléonore monta dans sa chambre plus morte que vive. C'étoit - là la première grace qu'elle avoit osé demander à sa mere , & il ne falloit pas moins que le tendre intérêt qu'elle prenoit au bonheur de son pere , pour l'engager à s'avancer jusques-là. L'agitation avoit été trop forte pour un tempérament aussi doux que le sien. A peine fut-elle entrée dans sa chambre , qu'elle tomba évanouie sur le plancher. Sa Femme de Chambre qui étoit heureusement occupée à travailler dans un cabinet voisin , entendit le bruit qu'elle fit en tombant , & vola aussi-tôt au secours de sa maîtresse , qu'elle aimoit beaucoup. Elle essaya de la faire révenir , en lui faisant respirer des essences ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles , la



pauvre fille toute troublée descendit à la chambre du Colonel , & le pria de monter au secours de sa chere maîtresse qui se mouroit. Elle remonta avec précipitation , & le Colonel la suivit aussi vîte que l'agitation où il étoit le lui pût permettre.

Comme depuis qu'il étoit à son logis , il avoit appris à saigner , afin de rendre ce service aux pauvres du Canton , en cas de nécessité ; il se hâta de lui bander un bras , & d'une main tremblante , il lui ouvrit la veine. La saignée la fit aussitôt revenir ; & un torrent de larmes qui s'échappa de ses yeux , à l'aspect de son pere , soulagea l'oppression de son cœur. Tandis qu'il la tenoit affectueusement pressée contre son sein , confondant ses larmes avec les siennes : « Grand Dieu ! s'écria-t-il , » en levant les yeux au Ciel, faudra-t-il que je perde encore celle-ci !

» N'est-ce pas assez que mon cher  
» Henry soit banni de ma présence !  
» mon enfant ! mon Eléonore ! épargne-la , grand Dieu ! épargne-la  
» pour consoler son pauvre pere ! »  
Eléonore ne put entendre cette exclamation pathétique , sans être touchée jusqu'au fond de l'ame ; mais elle tâcha de dissimuler sa propre douleur , pour ne point aigrir celle de son pere , & elle employa les plus tendres expressions pour appaiser la tempête dont ses sens étoient agités. Lorsqu'il la vit plus tranquille , il l'obligea de lui dire ce qui s'étoit passé entre sa mere & elle , qui eût pu la mettre dans l'état où il l'avoit trouvée. Elle auroit bien voulu le lui cacher , de crainte d'augmenter son chagrin ; mais il insista de maniere qu'elle se vit contrainte de lui obéir , en adoucissant pourtant , autant qu'il lui étoit possible , la violence de la conduite de sa mere.

Quelques jours après , comme ils étoient à se plaindre suivant leur coutume , de l'inflexibilité de *Mistris Walton* , il vint dans l'esprit d'*Eléonore* , que son oncle le Général *Manly* auroit peut-être plus de crédit auprès d'elle. Elle fit part de cette idée à son pere , qui l'approuva , & lui dit qu'il écriroit au Général :

« Nous avons , dit-il , toujours vécu  
 » ensemble dans la plus étroite ami-  
 » tié ; il connoît le caractère de votre  
 » mere , peut-être aura-t-il le talent  
 » de la persuader. . . . » Puis après une petite pause , il continua ainsi :

« Comment pourrai-je souffrir que  
 » mon ami soit ainsi témoin de ma  
 » foiblesse ! Quoi ! implorer son assis-  
 » tance , pour procurer à mon fils ,  
 » l'héritier de mes biens , la permis-  
 » sion de paroître dans une maison  
 » dont il va bientôt être le maître !  
 » Non , ma fille , je ne puis consentir

» à me couvrir d'un pareil ridicule. :  
 » . . . . Mais considérez , cher pere ,  
 » qui vous prenez pour confident :  
 » c'est au frere de ma mere que vous  
 » confiez ce secret : il ne peut que  
 » vous applaudir , & vous témoigner  
 » sa reconnoissance pour toutes les  
 » marques d'indulgence que vous  
 » donnez à votre épouse. Que je  
 » vous suis obligé , ma chere enfant ,  
 » s'écria-t-il , en la prenant dans ses  
 » bras , de me fournir les moyens  
 » d'excuser ma propre foiblesse ! Je  
 » vais sur le champ écrire à votre  
 » oncle ».

Il écrivit donc au Général un détail de ce qui s'étoit passé , le priant d'engager M. Walton à permettre à Henry de l'accompagner à Fairfield, lorsqu'il les honorerait lui-même de la visite qu'il leur avoit promise. Il reçut bientôt une réponse du Général , dans laquelle il le prioit de



compter sur son amitié, & de ne point reparler à sa sœur du retour de Henry, parce qu'il avoit imaginé un plan, du succès duquel il ne doutoit point. Il parloit de Henry dans les termes les plus avantageux, & marquoit le tems auquel il se rendroit à Fairfield, ajoutant qu'il emmeneroit Tont avec lui, & concluoit en assurant le Colonel qu'il ne tiendrait qu'à lui de voir alors l'accomplissement de ses desirs.

Les choses en étoient à ce point, lorsque je fis connoissance avec Miss Walton; mais il n'est pas possible de la faire paroître devant vous à la fin d'une Lettre, & mes affaires ne me permettent pas pour le présent de rien ajouter à ce paquet, que les assurances du respect avec lequel je suis de Lady Marie, la très-affectionnée & dévouée servante,

*Adelaïde Montaguë.*

## L E T T R E I V.

*A la même.*

**A**VANT que de reprendre ma narration, souffrez ma chere Lady Marie, que je vous félicite sur l'heureux succès de votre ami M. Douglas. Son procès, \* source de tant de débats, vient enfin d'être jugé aujourd'hui en sa faveur. Quelle va être votre joie, vous qui aimiez si véritablement sa mere ! Ah ! Lady Marie, que ceux-là connoissoient

---

\* Le texte Anglois ne dit pas autre chose de ce fameux Procès qui a fait tant de bruit en Angleterre ; ceux qui désireroient d'en apprendre les particularités, s'ils savent la langue Angloise, peuvent consulter le 1 2. Sp. 138. d'un Ouvrage intitulé : *The Historical, Political, and Litterary Register*, &c. imprimé à Londres en 1770.

bien peu Lady Jeanne Douglas , qui  
 ont pu concevoir le moindre doute  
 injurieux à son honneur ! vous crai-  
 gniez , dites-vous , vous trembliez  
 dans l'attente du résultat de cet ap-  
 pel. Jamais je n'en ai été inquiète.  
 J'ai toujours compté sur la candeur  
 & sur la justice d'un Sénat Anglois.  
 Vous voyez qu'en dépit de la plus  
 puissante opposition , les paroles du  
 Poëte se sont trouvées prophétiques :

» Le pur sang de Douglas se défendra  
 lui-même.

Mais quittons ce sujet agréable ,  
 & revenons à mon triste récit.  
 Quelle auroit été la joie de ma  
 chere Eléonore en cette occasion ,  
 si elle eût vécu ! Elle étoit amie &  
 grande admiratrice des vertus de  
 Lady Jeanne. Elles se virent en  
 voyage , & elles se lièrent bientôt  
 de la plus tendre amitié. Des carac-

teres qui sympathisent comme les leurs , ne tardent pas à s'unir. Mais la mort , la cruelle mort , a privé Lady Jeanne de son aimable amie , avant que votre union avec elle fût commencée. Mais où est-ce que je m'égare ? Ai-je oublié votre impatience ? Excusez-moi , ma chere , je reviens à mon sujet : j'en suis restée à l'endroit où je fis connoissance avec Miss Walton.

Le Comte de Melford à son retour de France , où il étoit resté pendant plusieurs années en qualité d'Ambassadeur d'Angleterre , vint demeurer au Château de Melford. Sa maison n'étoit pas éloignée de Fairfield , & il avoit toujours été lié d'amitié avec le Colonel Walton. La Comtesse de Melford étoit marraine d'Eléonore , à qui elle avoit donné son nom ; mais comme elle avoit suivi son mari dans son ambassade , elle ne



l'avoit point vue depuis l'âge de trois ans ; j'avois accompagné ma tante , Lady Melford , au Château. Elle m'avoit ramenée de France , où j'avois été élevée par les soins de ma grand'mere , Madame de Miran ; & comme Lady Biron n'étoit point encore mariée alors , ma tante m'engagea à demeurer avec elle , tandis que ma sœur resteroit à la maison.

Vous n'avez pas oublié , sans doute , Madame , qu'en quelque endroit que demeurât le Lord Melford , il attiroit chez lui un si grand concours de gens du bel air , que sa maison avoit l'apparence d'une petite Cour. Parmi les jeunes Gentilshommes qui se trouvoient dans ce tems-là rassemblés au Château , étoit le Lord Clare , fils du Comte de Rochdale , & ami intime du Lord Melford & de son épouse.

Le Lord Clare étoit bien fait de sa

personne , vif , poli , doué de toutes les qualités qui rendent un homme accompli. Il avoit en général beaucoup d'estime pour notre sexe , qu'il faisoit profession d'admirer , mais son cœur n'avoit point encore été soumis : cette conquête étoit réservée à mon aimable amie.

Quelques jours après notre arrivée , le Colonel Walton , son épouse & sa fille vinrent faire leur compliment au Comte & à la Comtesse. Le Colonel alors âgé de soixante ans , étoit encore bel homme ; & un certain air pensif répandu sur son visage , où se peignoit la bonté , lui donnoit quelque chose de si intéressant , qu'on ne pouvoit le voir sans se sentir pénétré d'un sentiment d'amitié & de respect.

Le Lord Melford qui étoit sorti pour les recevoir , introduisit Mistriss Walton. Elle conservoit encore

quelque beauté ; mais ses traits , quoique réguliers , n'avoient point cette douceur attrayante , sans laquelle la figure la plus correcte m'a toujours paru manquer de quelque chose. Pour Miss Walton , j'avoue que peu de personnes de notre sexe auroient pu paroître passables à côté d'elle. Son pere la conduisit à Lady Melford , & la lui présenta avec toute la grace possible , en disant : « Je vous présente , Lady Melford , » une enfant que vous avez honorée » de votre nom ; j'ose croire que » vous ne la trouverez pas indigne » de votre protection » : Milady l'embrassa , puis se tournant vers Mistress Walton ; « ma chere Madame , dit-elle , il faut que vous me pardonniez si je vous enleve votre fille , » au moins pour le reste de votre » séjour ici. Vous avez joui sans interruption du plaisir de l'avoir

» auprès de vous ; il est juste que sa  
 » seconde mere en ait à présent sa  
 » part ». Mistris Walton s'inclina un  
 peu sans lui répondre , & j'observai  
 dans ses regards quelque chose qui  
 n'étoit rien moins qu'un signe d'ap-  
 probation.

La Comtesse me présenta alors à  
 sa fille ( car c'est ainsi qu'elle appella  
 toujours Miss Walton depuis ce mo-  
 ment ) & me chargea de faire tous  
 mes efforts pour lui rendre ce séjour  
 agréable : « Ma chere , lui dit-elle ,  
 » Adelaïde est une si bonne fille , que  
 » je ne doute pas que vous ne la  
 » goutiez lorsque vous aurez fait  
 » connoissance avec elle , & je vois  
 » dans ses yeux que vous avez déjà  
 gagné son cœur » : Milord lui pré-  
 senta les jeunes Gentilshommes, dont  
 elle reçut les complimens avec une  
 modestie qui ajouta de nouveaux  
 charmes à sa personne.



Vous avez admiré son portrait , qui ne fut tiré qu'après que la main sévère de l'adversité eût flétri une partie de ses graces , & vous me dites alors , que c'étoit la figure la plus gracieuse que vous eussiez jamais vue ; Ah ! Lady Marie , combien n'en auriez - vous pas été charmée , si vous l'aviez vue elle-même dans le tems dont je vous parle ! Je vais tâcher de vous donner une idée de ce qu'elle me parut alors. Elle avoit à peine seize ans ; grande , parfaitement bien formée , les épaules dégagées , la forme de son visage ovale ; ses cheveux du plus beau brun du monde , couvroient son col de leurs boucles naturelles : ses sourcils qui formoient deux arcs parfaits , paroissoient absolument noirs , par l'opposition de l'extrême blancheur de sa peau : ses yeux bleus étoient pleins de feu ,

mais tempérés par une douceur qui rendoit leur pouvoir irrésistible : son nez étoit d'une forme pleine de délicatesse , & lorsqu'elle venoit à sourire , une petite fossette qui se formoit à ses joues , ajoutoit de nouvelles graces à une beauté qu'on n'auroit pas cru susceptible d'augmentation : sa bouche étoit au-dessus de toute description ; ses levres imitoient le plus beau vermillon , & ses dents surpassoient en blancheur toutes celles que j'ai vues , excepté celles de Lady Vilmot. Ajoutez à tout cela un tein que les pinceaux des plus habiles Peintres essayoient en vain d'imiter. Elle étoit vêtue d'une robe de taffetas blanc ; point de chapeau , une simple branche de jasmin élégamment entrelacée dans ses cheveux , faisoit toute sa coëffure. Un seul rang de perles étoit attaché au plus beau cou du monde , avec un ruban

ruban bleu céleste : sa robe qui lui prenoit parfaitement la taille , étoit attachée avec des rubans de la même couleur , & un mouchoir de dentelle noire étoit jetté négligemment sur son cou. Elle portoit à l'un de ses bras le portrait de son pere sur un brasselet de perles , & des manchettes de dentelles de Bruxelles couvroient , ou plutôt ombrageoient ses bras d'une délicatesse & d'une blancheur exquises. Telle étoit la forme extérieure d'Eléonore : mais quelle plume pourroit décrire les graces de son esprit ? Avec toutes les qualités de son sexe , elle avoit plus de littérature que bien des hommes ne croient nécessaire d'en acquérir : beaucoup de vivacité , & un grand fond d'esprit , dirigé par un jugement au-dessus du commun , rendoient sa conversation tout-à-fait agréable. Ses sentimens étoient délicats , sa géné-

rosité & sa charité sans bornes : son cœur étoit tendre & sensible , fait pour sentir l'amour & pour l'inspirer : ses idées de l'amitié étoient nobles & élevées , & son humilité & sa modestie si grandes , qu'elle sembloit ignorer toutes ses perfections.

Telle étoit l'aimable personne que Miss Walton pouvoit appeller sa fille , & qu'elle pouvoit ne point aimer.

Lorsqu'ils arriverent, Milord Clare étoit absent , mais il rentra pour le dîner. Il ignoroit l'arrivée de nos nouveaux hôtes ; lorsqu'il entra , il courut , avec sa vivacité ordinaire , vers Lady Melford , & commençoit à lui parler d'une manière fort empressée , lorsque jettant par hazard les yeux sur Miss Walton , qui étoit assise auprès d'elle , il s'arrêta tout court , & demeura immobile dans



l'attitude d'un homme frappé d'étonnement & d'admiration. Le Lord Melford qui l'observoit , s'avança , le prit en fouriant par la main , & le présentant à Miss Walton : « Excusez , » dit-il , Mademoiselle , la surprise » de mon jeune ami , & permettez- » moi de vous demander pour lui » l'honneur de votre estime : j'ose » vous assurer qu'il n'en est pas in- » digne ». Vous voyez , Milord , l'aimable Miss Walton. Le Lord Clare lui fit quelques complimens très-flatteurs , auxquels elle répondit avec un esprit & une modestie qui acheverent d'assurer sa conquête. Depuis ce moment , pendant tout le tems qu'elle resta au Château , le Lord Clare s'attacha entièrement à elle.

Le Colonel & Mistress Walton nous quitterent au bout de quelques jours ; mais Lady Melford demanda d'une maniere si pressante la permis-

sion de retenir Eléonore , qu'elle l'obtint enfin ; quelque répugnance que sa mere témoignât à la lui accorder.

Mifs Walton & moi devînmes bientôt inséparables , & j'étois la confidente de toutes ses peines.

Le Lord Clare faisoit sa cour à Eléonore avec la plus grande assiduité , & n'épargnoit ni soins ni peines pour tâcher de lui plaire. Ses charmes avoient enfin fixé ce cœur qui jusques-là n'avoit fait que papillonner ; mais il faisoit de vains efforts pour la toucher. Elle l'estimoit assez pour le plaindre ; elle soupiroit même au récit de ses peines , toutes les fois qu'il se plaignoit de ses rigueurs , ce qu'il faisoit souvent d'une manière fort pathétique ; mais la pitié étoit tout ce qu'elle sentoît pour lui.

Les choses demeurèrent dans cette situation , jusqu'au tems où Mifs

Walton fut obligée de retourner à Fairfield, pour recevoir son oncle le Général, qui devoit arriver au bout de quelques jours. Le Colonel Walton qui vint la prendre pour la conduire au logis, ayant remarqué l'étroite amitié dont nous nous étions liées, m'invita d'une maniere très-engageante à l'accompagner. Ma tante y consentit, à condition qu'il nous rameneroit toutes deux, aussitôt que le Général auroit quitté la campagne. Le Lord Clare dit qu'il connoissoit le Général, & tourna la chose avec tant d'adresse, que Walton crut devoir l'inviter à leur rendre visite à Fairfield; invitation dont il ne manqua pas de profiter, durant tout le tems que nous y restâmes.

Ma suivante vous instruira d'un événement dans lequel votre amie n'eût que trop de part. Pour le présent, mes doigts sont si fort engourdis,

que je puis à peine tenir ma plume assez long-tems pour vous dire adieu, & pour vous assurer de l'attachement inviolable avec lequel je suis, ma chere Lady Marie, votre affectionnée servante & amie.

*Adelaïde Montaguë.*

---

## LETTRE V.

*A la même.*

J'AI fini ma dernière lettre à ma chere Lady Marie, à l'endroit de mon récit où le Colonel Walton m'invita à accompagner sa fille à Fairfield.

Mistriss Walton me reçut avec beaucoup de politesse; mais elle reçut sa fille avec une froideur dont je fus vraiment choquée, & qui coûta plus d'une larme à la pauvre Eléo-



nore. Son pere étoit toujours le même à son égard ; mais il sembloit craindre de lui montrer toute sa tendresse devant son épouse , tant cette femme impérieuse avoit sçu prendre d'ascendant sur un mari , que sa douceur naturelle rendoit incapable de la contrarier , même dans les occasions où il s'agissoit du bonheur de sa fille.

Il y avoit trois jours que nous étions à Fairfield, lorsque le Général Manly arriva accompagné de ses deux neveux. Le Colonel étoit occupé à examiner quelques changemens qu'il faisoit faire dans son jardin , & Mistriss Walton , sa fille & moi étions dans la salle basse , où entra le Général , tenant par la main le plus âgé de ses neveux , tandis que l'autre le suivoit par derriere.

Le Général s'avança vers sa sœur , l'embrassa , & lui présentant le jeune

Walton : « Ma sœur , dit-il , voici  
 » votre fils Henry que je vous amene,  
 » afin qu'il puisse vous présenter ses  
 » respects , à son pere & à vous ,  
 » avant que de partir. Je lui ai fait  
 » avoir une commission dans mon  
 » Régiment , & il auroit dû partir  
 » tout de suite ; mais c'eût été une  
 » cruauté que de vous priver tous  
 » deux du plaisir de voir un jeune  
 » Cavalier si accompli ». Ce discours  
 fut reçu d'un air qui marquoit assez  
 combien il étoit peu agréable ; mais  
 comme elle avoit toujours craint le  
 Général plus qu'homme du monde ,  
 elle ne fit aucune réplique. Elle rele-  
 va Walton qui étoit tombé à genoux  
 à ses pieds , le salua froidement , &  
 se retourna , sans lui parler , vers son  
 propre fils , qu'elle reçut avec les  
 plus grandes marques d'affection.  
 Cependant le Général embrassa Eléo-  
 nore , qu'il aimoit par prédilection ,

& qui resta long-tems à son côté avec des yeux pleins de surprise & de reconnoissance. Elle avoit volé à lui dès qu'elle avoit pu se dégager de Tom , qui l'avoit prise dans ses bras à l'instant qu'il étoit entré dans la salle. Elle répondit à ses caresses avec beaucoup de tendresse , jusqu'au moment où elle entendit le nom de Henry : mais alors il lui prit un si grand tremblement , que je craignis qu'elle ne tombât évanouie.

Son oncle la soutint dans ses bras , & devinant la cause de son émotion , il lui dit tout bas de ne rien craindre , & que tout iroit bien. Alors il lui présenta Henry , qui parut frappé à l'aspect de son aimable sœur.

Le Général ayant demandé où étoit son ami le Colonel , je me levai pour l'aller chercher. Il me pria de mener les deux jeunes Gentilshommes avec moi : « Cela le sur-

» prendra agréablement , ajouta-t-il ,  
 » & je fais combien Miss Montaguë  
 » aime à faire plaisir à ses amis ». Un  
 regard intelligent qu'il jetta en par-  
 tant , du côté d'Eléonore , me fit  
 comprendre qu'il desiroit de se trou-  
 ver seul avec sa sœur. « Venez , ma  
 » chere , dis-je à mon amie , en lui  
 » présentant la main ; je n'oserois me  
 » hasarder avec deux jeunes Cava-  
 » liers aussi dangereux , sans la pro-  
 » tection de leur sœur » ; & en disant  
 ces mots , je la tirai avec précipi-  
 tation hors de la salle , sans donner  
 le tems à sa mere de lui défendre de  
 sortir , car je lisois dans ses yeux  
 qu'elle se préparoit à le faire.

Ce fut alors que Henry n'étant  
 plus contraint par la présence de sa  
 belle-mere , laissa éclater toute sa  
 joie & toute sa tendresse pour sa  
 sœur. Il la prit dans ses bras ; mais  
 hors d'état de proférer un seul mot ,



elle ne répondit à ses caresses que par des pleurs. Que leur langage étoit expressif ! Henry , lui-même étoit si affecté , qu'il ne prononçoit que des mots entrecoupés & sans suite. . . .

« Ma sœur ! mon amie ! Oh ! ma chere  
 » Eléonore , toute aimable que mon  
 » pere vous a peinte dans ses lettres ,  
 » je ne me ferois jamais fait une idée  
 » juste de ce que m'offre la réalité.  
 » Oh ! ma sœur , que ne vous dois-je  
 » point pour vos procédés généreux !  
 » c'est vous qui plaidez ma cause en  
 » mon absence , mon pere m'a tout  
 » écrit : il m'a appris à aimer , à ad-  
 » mirer mon incomparable sœur.  
 » Mais , allons , dit-il , revenant à  
 » lui , allons trouver ce respectable  
 » pere : il me tarde de me voir à ses  
 » pieds.

» Fort bien ! allons-y , cria le jeune  
 » Tom avec son air vif & éveillé ,  
 » & j'espère que mon pere vous inté-

» reffera affez pour que vous laiffiez  
» à ma fœur le tems de fe rappeler  
» le pauvre Pil Garlick que vos tranf-  
» ports femblent vous avoir fait en-  
» tierement oublier». Vous êtes trop  
aimable , mon cher Tom , lui dit fon  
frere , pour que l'on vous oublie  
jamais : mais j'ai un million d'excufes  
à faire ici , fe tournant vers moi ,  
pour avoir tardé fi long-tems à pré-  
fenter mes civilités à une perfonne  
que cette fcène femble avoir fi fort  
attendrie. Excufez mon observation ,  
me dit-il , voyant que je rougiffois ;  
une pareille fenfibilité eft louable , &  
me prouve combien vous êtes digne  
de l'amitié de mon aimable fœur.  
Eléonore feconda ce compliment en  
me présentant à fon frere comme une  
perfonne pour qui ellè avoit tous les  
fentimens de l'amitié & de l'eftime ;  
& nous allâmes tous enfemble cher-  
cher le Colonel. Dès qu'il parut ,

Henry. . . . . mais , dispensez-moi , je vous prie , de vous décrire une scène qui est au-dessus de toute description.

Maintenant , ma chere Lady Marie , vous attendez sans doute avec impatience le portrait du charmant Henry ? charmant est vraiment l'épithète qui lui convenoit ! Imaginez-vous une taille au-dessus de l'ordinaire , avec une physionomie dont l'intelligence & la douceur formoient les principaux caractères. Des yeux noirs , perçans , & si expressifs , qu'il avoit à peine besoin de l'organe de la voix pour communiquer ce qu'il vouloit faire entendre : ceux de \* Garrick même , ne parlent pas avec plus d'éloquence. Une certaine grace dans tous ses mouvemens , jointe à la tournure la plus

---

\* Célèbre Acteur Anglois.

élégante , en faisoit le Cavalier le plus accompli que j'aie jamais vu. Son frere étoit alors le plus joli petit garçon que vous puissiez vous peindre. Il étoit d'une figure assez agréable , mais qui n'avoit rien qui approchât de celle de mon cher Henry. Mon cher Henry , ai-je dit ? hélas ! il est vrai qu'il étoit à moi ! la mort , la mort inexorable me l'a ravi , & avec lui a disparu tout mon bonheur ! je vous ai dit une fois , qu'un tendre engagement contracté de trop bonne heure avoit empoisonné toute ma vie ; cet engagement , Henry Walton en étoit l'objet ! mais où m'égare un funeste souvenir ! revenons à Eléonore.

Miss Walton étoit enchantée de ses freres , qui avoient aussi une égale amitié l'un pour l'autre. Le Colonel étoit au comble de la joie d'avoir un fils si accompli , & ne favoit com-



ment exprimer sa reconnoissance au Général de ce qu'il avoit si heureusement obtenu de sa sœur , qu'il resteroit avec eux aussi long-tems que son devoir lui permettroit de s'absenter de son Régiment.

Pendant tout le tems que le Général resta à Fairfield, Mistris Walton affecta toujours de paroître gaie, n'ignorant pas que le moindre nuage de mauvaise humeur auroit suffi pour l'offenser.

Il y avoit long-tems que je connoissois le Général Manly comme un ami intime du Lord Melford, & qui méritoit la haute estime que celui-ci avoit pour lui. Son caractère faisoit un parfait contraste avec celui de sa sœur. Ouvert, généreux, brave, plein d'humanité, agréable, sans être d'une beauté remarquable : ses manieres annonçoient en même tems le soldat, & l'homme à la mode. Il

aimoit sa sœur sans être aveugle sur ses défauts ; & il avoit auprès d'elle plus de crédit, que tout le reste de sa famille n'en avoit pu acquérir.

Il vit avec étonnement l'indifférence , pour me servir de ce terme mitigé , avec laquelle elle traitoit son aimable fille ; mais pour y remédier , il auroit tenté des efforts inutiles.

Après deux mois de séjour à Fairfield, le Général fut obligé de partir, mais il accorda à son neveu six semaines de plus , pour rester avec sa famille : délai qui n'étoit rien moins que désiré par sa belle-mère. Comme le Lord & Lady Melford qui avoient fait plusieurs visites à Fairfield pendant le séjour du Général , ( toujours accompagnés du Lord Clare , qui ne laissoit échapper aucune occasion de voir Eléonore ) lui avoient fait promettre de visiter le Château lorsqu'il

s'en retourneroit à la ville ; il proposa au Colonel de l'accompagner , & de mener les jeunes gens avec lui. Mistris Walton ne voulut point être de la partie , & auroit bien voulu empêcher sa fille d'en être ; mais le Général s'étant joint à moi , pour faire ressouvenir le Colonel de la promesse qu'il avoit faite à Lady Melford, nos instances l'emporterent sur son opposition

Quelques jours après que nous fûmes arrivés au Château , je reçus un ordre de mon pere de retourner à Londres pour assister au mariage de ma sœur avec le Lord Biron. Le Général se chargea de me conduire , & nous partîmes au bout de deux jours.

Nous ne nous séparâmes pas sans peine , Eléonore & moi , quoique nous ne pensassions guères que ce dût être pour si long-tems. Nous nous

promîmes d'entretenir une correspondance , & de nous faire part mutuellement de tout ce qui nous arriveroit pendant notre séparation.

Après mille protestations d'une amitié inviolable , je m'arrachai d'auprès d'elle , & après avoir dit adieu à mes autres amis , j'accompagnai le Général à la ville.

Ma correspondance avec mon aimable amie , commença aussitôt ; & comme j'ai conservé toutes ses lettres , je crois que le meilleur moyen de continuer son histoire , sera de vous les transcrire. Elles vous donneront une idée plus forte de ses malheurs , que le récit que j'en pourrois faire. De plus je me sens si peu propre à remplir la tâche que vous m'avez imposée , que je suis charmée que cet heureux expédient m'en exempte en quelque sorte. Vous allez lire maintenant avec un double



( 67 )

plaisir : c'est l'aimable Eléonore qui  
écrit à votre amie ,

*Adelaïde Montaguë.*

---

L E T T R E   V I .

*De Miss Walton à Miss  
Montaguë.*

Au Château de Melford.

C O M B I E N je regrette l'aimable  
société de ma chere Adelaïde ! le  
Château de Melford même , n'a plus  
de charmes pour moi , depuis que  
votre présence a cessé de l'embellir.  
Malgré les attentions obligeantes de  
votre aimable tante , qui met tout  
en œuvre pour tâcher de m'amuser ,  
je ne trouve rien qui puisse me con-  
soler de votre perte , que la compa-  
gnie du pauvre Henry. Nous passons  
des heures entieres à errer dans notre  
solitude , en nous entretenant de

notre chere Adelaïde. Pauvre Henry!  
Ah ! mon amie , si vous saviez combien mon frere vous aime !

Mon pere semble rajeuni de moitié. Il se plaît souvent à chercher *ses vagabonds* , ( c'est le nom qu'il nous donne ) & nous montre la plus grande satisfaction de l'amitié que nous avons l'un pour l'autre.

Que mon pere a le cœur tendre , ma chere Adelaïde ! & quelle douce union régneroit dans notre famille , si ma mere avoit le même caractère ! mais hélas ! quel contraste ! un esprit au-dessus du vulgaire est un don bien funeste , s'il nous fait haïr ou mépriser ceux qui nous environnent. Je commence à croire que la haine que ma mere a pour Henry , vient de ce qu'elle le trouve si parfait , qu'elle ne voit en lui aucun endroit qui prête au ridicule. Mais , d'où vient son indifférence à votre égard , Eléo-

nore ? elle pourroit trouver en vous de quoi exercer amplement son génie satyrique. — Vous avez raison, ma chere ; mais peut-être aussi regarde-t-elle Eléonore comme un sujet trop au-dessous de son attention : d'ailleurs , ne seroit-ce pas être un peu trop outrée , que de traduire en ridicule les foiblesses de sa propre fille ?

Il est pourtant vrai que maman haïssoit Henry dès son enfance , & avant qu'il fût en état de mériter sa haine , ou sa bienveillance : d'où vient cela ? mais , arrête , Eléonore. — Ah ! arrête. . . . & ne fais point à ton cœur une question à laquelle il ne pourroit répondre , sans offenser les oreilles d'une fille respectueuse ! Je crains d'être injuste , ma chere Adelaïde , très-injuste ; & cependant je ne puis étouffer mes propres sentimens , ni me refuser la consolation

de les communiquer à mon amie. Vous avez droit , ma chere , de connoître mes pensées les plus secretes : je sçais que je puis les déposer dans votre sein avec une confiance sans réserve.

Vous avez été témoin des efforts constans que j'ai faits pour gagner l'approbation de ma mere ; mais c'étoit tenter l'impossible. Toute la tendresse maternelle a été ensevelie avec ma sœur. . . . . Peut-être Tom pourra-t-il la faire revivre. Plût au Ciel qu'il pût occuper dans son cœur la place que votre amie a si long-tems & si inutilement tâché d'obtenir.

Que ferai-je , ma chere Adelaïde , de ce Lord Clare ? il est en vérité bien importun. Il ne me quitte , non plus que mon ombre ; mais c'est en vain qu'il — me voilà interrompue , — on frappe à ma porte , — c'est Lady Melford , — je suis à vous,



(71)

Madame , encore une ligne seulement. Adieu , mon aimable amie. Votre tante attend après ma lettre pour fermer son paquet. — Portez-vous bien , & aimez

*Eléonore Walton.*

---

L E T T R E   V I I .

*A la même.*

Au Château de Melford.

L'AURIEZ-VOUS jamais pensé , Adelaïde ? Henry , l'Avocat le plus zélé du Lord Clare auprès de moi ! il lui a parlé dans des termes si forts de sa passion , & des maux que lui font souffrir mes rigueurs , que mon frere dont vous connoissez la sensibilité , est absolument persuadé que ce seroit une barbarie à moi que de le rebuter. « Quoi ! Henry , malgré » mon indifférence ? Sir Charles

» Bawfon , lui ai - je dit , n'est pas  
 » moins défefpéré ici des rigueurs de  
 » Mifs Montaguë , que le Lord Clare  
 » peut l'être de mon infensibilité ;  
 » êtes-vous d'avis que je lui confeille  
 » de donner fon cœur à Sir Charles ,  
 » comme le feul remède à fon défef-  
 » poir » ? Le pauvre Henry a été fort  
 étourdi de cette faillie : il s'est fâché  
 tout de bon. J'ai été obligée de lui  
 répéter certaine phrafe très - obli-  
 geante que m'a écrit certaine Lady ,  
 à fon égard , pour obtenir mon par-  
 don ; & à la fin il a fallu que je lui  
 promiffe de donner au Lord Clare  
 une occafion de plaider fa caufe , ce  
 que j'avois toujours évité avec grand  
 foin , depuis que vous m'avez quittée.  
 Mon frere a fixé cette après-dînée  
 pour notre entrevue. Il doit nous  
 venir trouver au jardin : pour obli-  
 ger mon frere , je lui accorderai fa  
 demande , & je l'écouterai avec  
 toute

toute la patience possible , afin de détruire d'un seul coup toutes ses espérances. J'estime le Lord Clare , mais je ne puis l'aimer : ses assiduités , bien loin de me plaire , me fatiguent. Je ne fais , ma chere , si je ne dois point m'accuser d'ingratitude ; car enfin , je devrois savoir gré au Lord Clare de la préférence qu'il veut bien m'accorder , & cependant je me surprends vingt fois le jour à lui dire des choses qui ne sont rien moins qu'obligeantes.

Son rang & sa fortune sont infiniment au-dessus de ce que j'ai droit de prétendre. Mais , hélas ! ma chere Adelaïde , qu'est-ce que le rang & la fortune pour un cœur comme le mien ! je suis trop sensible , pour trouver le bonheur dans un mariage contracté avec indifférence ; & le Lord Clare ne me fera jamais qu'indifférent. Que ne suis-je quitte de

*I. Part.*

D,

cette entrevue ! je me repens presque d'avoir donné ma parole , mais je ne puis la retirer. — Il faut satisfaire Henry ; — je ne vous écrirai plus rien que tout ne soit fini. Je voudrois que mon pere en fût instruit. Pourquoi lui en avoir fait un mystere ? le Lord Clare a prié mon frere de n'en rien dire qu'il ne m'eût parlé, — pourquoi cette précaution ? peut-être est-ce par délicatesse. Mais que m'importe le motif ? ce soir doit mettre fin à toutes ses poursuites.

Quel importun ! — c'est de Henry que je parle , ma chere ; il m'a promis d'enfermer ma lettre dans la sienne , — pour procurer à la sienne un accueil plus favorable , dit-il , modestement , & il craint si fort de manquer la poste , qui ne partira pas , je suis sûre , de plus d'une heure , qu'il ne veut pas m'accorder un moment de plus , pour m'entretenir avec



(75)

vous. Adieu donc , chere amie de mon cœur ! Henry ne vous aime pas plus tendrement que ,

*Eléonore.*

---

L E T T R E V I I I .

*A la même.*

Au Château de Melford.

**T**OUT est terminé , ma chere Adelaïde ! & d'une maniere bien différente de ce que j'attendois , il y a quelques heures. Mais souffrez que je vous amene par degrés à une catastrophe qui me fait plaindre le pauvre Lord Clare , autant que je condamne son imprudence.

Après le thé , nous avons quitté la Compagnie , qui étoit fort occupée d'une partie de cartes. Henry s'en étoit excusé , & pour moi , vous savez que je ne joue jamais. Nous

D ij

n'avions pas marché plus de dix minutes , que le Lord Clare nous a rejoints. Henry nous a conduits vers le Temple ; & après quelques momens d'une conversation générale , il nous a quittés , sous prétexte de faire aux ouvriers quelques questions , relativement au Pont Chinois , qui , comme vous pouvez vous le rappeler , étoit commencé lorsque vous nous quittâtes.

A peine étoit-il parti , que Mylord m'a répété ce qu'il m'avoit déjà dit & redit mille fois. — Il a demandé , — prié , — supplié : — « Aurois-je » la cruauté de condamner à un mal- » heur éternel un homme qui m'ado- » roit , dont l'unique ambition étoit » de vivre pour moi seule » ! Je l'ai prié de se calmer , & de m'écouter patiemment.

« Ce feroit , lui ai-je dit , mal re- » connoître la préférence dont vous

» voulez bien m'honorer , que de  
 » me rendre à vos instances, lorsqu'il  
 » m'est impossible de répondre à  
 » votre amour. Il y a long-tems ,  
 » Mylord , que vous possédez mon  
 » estime ; mais jamais je n'épouserai  
 » personne , que le don de mon cœur  
 » n'ait précédé celui de ma main.  
 » Vous aurez toujours mon amitié &  
 » ma reconnoissance , mais pour mon  
 » amour , il n'est pas en mon pouvoir.  
 » Souffrez donc que je vous conjure  
 » de ne m'en jamais reparler. Je ne  
 » puis vous écouter à l'insçu de mon  
 » pere , sans manquer aux règles du  
 » devoir , & il est assez inutile de  
 » l'instruire de l'honneur que vous  
 » aviez dessein de me faire , puisqu'il  
 » m'est impossible de jamais l'accep-  
 » ter. Ah ! ne me tenez point ce lan-  
 » gage , ma chere Miss Walton !  
 » s'est-il écrié , en se jettant à mes  
 » pieds , & me saisissant la main , dans

» un transport de douleur qui m'a  
 » remplie d'effroi ; pour Dieu ! ne me  
 » réduisez point au désespoir. Je ferai  
 » moi-même à votre pere, l'aveu de  
 » ma passion pour son adorable fille.  
 » J'aurois à la vérité, voulu m'assurer  
 » de ne vous point être indifférent ,  
 » dans la crainte que des principes  
 » d'honneur un peu trop rigides ,  
 » n'empêchassent le Colonel de con-  
 » sentir à notre union, sans consulter  
 » mon pere ; car je ne vous dissimu-  
 » lerai pas que je n'osois me flatter  
 » de son agrément, à cause d'une al-  
 » liance projetée depuis long-tems,  
 » entre moi & une certaine Lady ,  
 » qui a des droïts à un gros héritage ,  
 » qui appartenoit originairement à  
 » notre famille ; voilà ma chere ,  
 » mon adorable Miss Walton , la  
 » cause du silence que j'ai gardé à  
 » l'égard de votre pere. Mais ce motif  
 » ne me retiendra pas plus long-tems ;



» Ô ma chere Eléonore ! donnez-moi  
 » seulement la moindre lueur d'espé-  
 » rance que ma constance & mes  
 » soins assidus pourront faire quel-  
 » qu'impression sur votre cœur , &  
 » je vais sur le champ écrire à mon  
 » pere. Je vais lui déclarer combien  
 » il m'est impossible. . . . .

» Arrêtez-le là ! . . . . . prononcé  
 » d'une voix forte , par une personne  
 » qui s'est présentée dans ce moment  
 » à nos regards étonnés , a fait faire  
 » au Lord Clare un saut de l'endroit  
 » où il se tenoit à genoux , malgré  
 » tout ce que j'avois pu lui dire ,  
 » pour lui faire quitter cette posture :  
 » il s'est avancé vers son pere d'un  
 » air pénétré , & distrait ; & se jettant  
 » à ses pieds ; pourrez-vous , lui a-t-il  
 » dit , ah ! pourrez-vous voir cette  
 » divine créature , & ne me point  
 » pardonner , lorsque je vous avoue-  
 » rai que mon cœur & mon ame lui

Div

» font tellement dévoués, qu'il m'est  
 » impossible de les donner à un autre ?  
 » Prenez garde , Mylord , prenez  
 » garde , lui a répondu le Comte ,  
 » jusqu'où vous irriterez un pere ,  
 » dont vous n'avez jusqu'ici éprouvé  
 » que l'indulgence , mais qui fait aussi  
 » les moyens de se faire obéir.

» Je vous prie , Mylord , ai-je dit  
 » en m'adressant au Lord Rochdale ,  
 » de ne rien craindre de l'attachement  
 » que votre fils peut avoir pour moi :  
 » je vous assure que je ne l'ai jamais  
 » flatté de la plus petite espérance ,  
 » même avant que j'eusse raison de  
 » supposer qu'il fût engagé ailleurs ,  
 » circonstance que j'avois ignorée  
 » jusqu'à ce moment. Et je vous prie  
 » de croire , Mylord , que quand le  
 » Lord Clare seroit l'homme le plus  
 » cher à mon cœur , je dédaignerois  
 » toujours une alliance , quelque  
 » noble qu'elle fût , avec une famille

» dans laquelle je ne ferois pas reçue  
 » avec une approbation & une es-  
 » time générale ». Madame , m'a ré-  
 pondu le Comte , adoucissant sa  
 voix , & me parlant du ton le plus  
 respectueux : « Votre personne &  
 » vos sentimens annoncent que vous  
 » méritez l'état le plus élevé ; & je  
 » vous assure que , sans les engage-  
 » mens que j'ai pris avec une famille  
 » respectable , j'aurois non-seulement  
 » donné mon consentement à mon  
 » fils , mais que je ferois même de-  
 » venu son Avocat auprès de vous.  
 » Mais dans l'état où sont les choses ,  
 » je vois avec un sensible plaisir , que  
 » votre cœur n'est point prévenu en  
 » faveur de mon fils. J'ai entendu  
 » ( pardonnez la liberté que j'ai prise  
 » de vous écouter , c'est un rôle au-  
 » quel je ne suis point accoutumé )  
 » j'ai entendu , dis-je , une bonne  
 » partie de votre conversation.

» Ayant appris en arrivant que Clare  
 » étoit dans le jardin , j'y suis entré  
 » pour le chercher : j'ai entendu sa  
 » voix , & je me suis arrêté un mo-  
 » ment par curiosité. Le sujet étoit  
 » assez intéressant pour un pere placé  
 » dans les circonstances où je me  
 » trouve , pour que vous m'excusiez  
 » d'avoir tâché d'apprendre de quelle  
 » maniere vous receviez la déclara-  
 » tion ». J'ai assuré le Comte que  
 j'étois charmée qu'il eût été témoin  
 de ma conduite envers son fils : alors  
 me retournant du côté du Lord Clare,  
 qui se tenoit appuyé contre un pilier,  
 plus mort que vif :

« Mylord , lui ai-je dit , je vous  
 » quitte le cœur pénétré de recon-  
 » noissance des sentimens dont vous  
 » m'avez honorée. Vous aurez tou-  
 » jours mon estime & mon amitié ;  
 » & j'espère que la personne que  
 » votre pere vous destine , se trou-



» vera digne de votre plus tendre  
» attachement ».

En achevant ces mots , je me disposois à me retirer , lorsque sans avoir égard à la présence du Comte, il s'est jetté à genoux comme un forcené, & d'une voix à peine articulée , il s'est écrié : « Un moment ,  
» arrêtez un moment — & daignez  
» m'entendre ; — daignez m'en-  
» tendre vous jurer par-tout ce qu'il  
» y a de plus sacré, de n'aimer jamais  
» que vous ; de ne jamais donner ma  
» main à une autre que ma chere  
» Eléonore , — ma cruelle , — ma  
» barbare , — ma trop aimable Eléo-  
» nore ».

Je me suis débarrassée de lui par le secours du Comte , qui m'a paru très-choqué de l'emportement de son fils , & je me suis hâtée de sortir du temple , l'esprit dans une agitation plus aisée à imaginer , qu'à exprimer.

J'ai trouvé au détour d'une allée mon pere, qui nous cherchoit. Henry qui ne savoit point que le Lord Rochdale fût arrivé, a été fort touché du récit que je lui ai fait de l'état de son ami; mais il est convenu avec moi qu'il falloit absolument apprendre à mon pere tout ce qui s'étoit passé.

J'ai trouvé un prétexte pour l'engager dans un tête à tête avant l'heure du souper; & après lui avoir tout conté, j'ai eu le bonheur de voir qu'il approuvoit ma conduite. Il pense qu'après cette scène, je ne puis pas décemment rester dans un endroit où se trouve le Lord Clare. Il a fait part à Lady Melford de la résolution qu'il a prise de partir dès demain pour Fairfield. Comme elle le pressoit fortement de ne point m'emmener avec lui, il a été obligé de lui apprendre le véritable motif qui nous engage à la quitter, & elle

n'a pu s'empêcher de l'approuver ; mais elle lui a fait promettre de me renvoyer bientôt au Château , d'où elle ne doute pas que le Lord Clare ne parte immédiatement après nous.

Lady Melford dit qu'il y a long-tems qu'elle s'est apperçue de l'attachement du Lord Clare pour moi , & que ne sachant pas les desseins que le Comte avoit sur son fils , elle ne doutoit pas de son consentement ; mais qu'elle étoit prête d'employer en ma faveur le crédit que le Lord Melford & elle ont sur le Comte. Je l'ai remerciée de grand cœur , & l'ai assurée que quoique j'estimasse le Lord Clare , il s'en falloit de beaucoup que j'en voulusse faire mon mari ; & je l'ai priée de n'en jamais parler , même au Lord Melford.

Le Lord Rochdale & son fils nous ont rejoint au bout d'une heure. Le Comte a trop long-tems vécu dans le

grand monde , pour n'être pas consommé dans l'art de dissimuler. Il est entré avec un air aisé ; il avoit un souris & un compliment tout prêts , pour chacun de ceux qu'il a trouvés dans la salle ; & lorsqu'il s'est adressé à mon pere , il s'est répandu en éloges sur les charmes de son aimable fille. ( C'est ainsi qu'il a cru devoir me qualifier ; ) il n'en étoit pas de même de son fils , -- le pauvre Lord Clare ! je le plaignois bien sincèrement. Il est resté assis toute la soirée dans le silence & dans l'abattement. Il sembloit desirer ardemment de me parler ; mais j'ai évité de lui en donner l'occasion. Outre que je n'avois rien de consolant à lui dire , c'eût été allarmer le Lord Rochdale , & exciter ses soupçons , que de paroître écouter son fils. Il est parti aussi-tôt après le souper , sous prétexte d'indisposition , & a



emmené Henry avec lui. Comme je n'ai point revu mon frere , qui a coutume de jaſer dans mon appartement une heure entiere après que tout le monde s'eſt retiré, je ſuppoſe qu'ils ſont encore enſemble.

Quel bonheur pour moi, ma chere, que mon cœur ait réſiſté à toutes les tendres ſollicitations du Lord Clare ! même malgré la pitié qu'il éprouve actuellement ! quelle eût été ma ſituation ſi j'avois eu pour lui l'amour qu'il eſt ſi clair qu'il a pour moi !

Que les parens ſont cruels de former des engagemens pour leurs enfans , avant que d'avoir conſulté leurs inclinations ! la fortune la plus brillante , peut-elle jamais tenir lieu d'une affection mutuelle ?

Adieu , ma chere Adelaïde : ma pendule qui ſonne trois heures , m'avertit de quitter la plume , & d'eſſayer ſi l'agitation de mes eſprits

me permettra de goûter quelque repos.

Ma suivante fera datée de Fairfield. Je tremble dans l'attente de m'y voir de retour, moins pour moi-même, à la vérité, que par la crainte que j'ai, que Henry n'y trouve pas l'accueil qu'il pourroit y prétendre à si justes titres. Je suis trop accoutumé à l'indifférence de ma mère, pour en être à présent fort affectée pour moi-même. Au reste, en quelque état que je me trouve, Adelaïde aura toujours le cœur de son affectionnée,

*Eléonore Walton.*



## L E T T R E I X.

*A la même.*

Fairfield.

J' A I différé de remercier ma chere Adelaïde de son agréable Epître , jusqu'à ce que je fusse en état de satisfaire sa curiosité par rapport au pauvre Lord Clare ; ce qu'il ne m'a pas été possible de faire jusqu'à présent , en ce que le Lord Melfort ne voulut point permettre à Henry de nous suivre , lorsque nous le quitâmes mon pere & moi.

Mon frere revint hier , & apporta avec lui une lettre qu'il a reçue de Mylord , depuis que le Comte & lui ont quitté le Château , ce qu'ils firent deux jours après nous. Henry nous a fait un tableau fort touchant de l'état de son ami , dont l'affliction n'a

fait qu'augmenter d'heure en heure. Il a pris congé de lui de la maniere la plus affectueuse , l'a engagé à lui écrire , & a fait serment avec la plus horrible imprécation de ne jamais se marier , puisqu'il étoit si malheureux que de ne pouvoir obtenir ma main.

Je vais vous transcrire sa lettre. Je suis charmé du parti qu'il a pris de voir d'autres pays. Puisque son pere consent à son éloignement , il y a apparence que son dessein n'est pas d'insister sur le mariage en question , qui ne pourroit que faire le malheur de son fils.

Nous avons présentement la visite d'un certain Major Stretton , dont mon pere semble fort satisfait. Il a servi long-tems dans le même Régiment , & sa société est fort agréable. La nature ne l'a pas autrement favorisé du côté de l'extérieur : il est fort grand , & d'une forme assez irrégulière.



liere. Un grand nez élevé & recourbé comme le bec d'un perroquet , répand sur toute sa figure un air de rudesse, qui rend son abord rebutant ; mais commence-t-il à parler , vous oubliez sa figure , & au bout d'une demi - heure , vous êtes tout surpris de la trouver agréable ; il est sensible, humain , & tout en lui annonce une excellente éducation.

Comme le Régiment dans lequel il sert , est actuellement à S. . . . il y a apparence qu'il restera ici quelques tems : il est fort avant dans les bonnes graces de ma mere ; car comme il a beaucoup fréquenté le monde , & qu'il est d'un caractère fort gai , il a toujours mille petites anecdotes de la chronique scandaleuse , genre d'entretien qui , comme vous savez , est particulièrement de son goût. Quelquefois je ne puis m'empêcher de croire qu'il pousse pour elle ses

complaisances un peu trop loin.

Je fus sur-tout hier choquée d'une scène à laquelle il parut se prêter avec trop d'empressement. Il y a dans ce voisinage une famille fort respectable , & qui même nous est alliée. Ils ont le malheur d'avoir un fils dont le cerveau s'est un peu dérangé à la suite d'une fièvre violente ; mais comme il ne fait de mal ni à lui-même , ni aux autres , ils pensent que ce seroit une cruauté que de l'enfermer. Il est en général fort vif , & fait souvent des remarques pleines de finesse ; mais il n'y a point de chose ridicule qu'on ne lui fasse faire aisément , pourvu qu'il y trouve la moindre apparence de gaieté. Ce pauvre homme est venu hier ici : après le dîner , ma mere pour amuser la compagnie , lui proposa de danser une *horn-pipe* , & me dit de me mettre à mon clavecin pour la

jouer. Je n'osai point lui défobéir ; mais j'eus l'adresse , en levant le dessus , de casser deux cordes : l'instrument se trouva par ce moyen hors d'état de servir , & j'espérois que cet accident empêcheroit cette scène ridicule ; mais le Major , pour faire sa cour à maman , s'offrit de siffler l'air , & le commença sur le champ ; ma mere l'accompagna de la voix ; & le pauvre homme se mit à faire ses cabrioles , au grand contentement de je ne fais quelles gens , à qui il avoit pris fantaisie de nous faire une visite , & que ma mere , pour s'épargner l'ennui de leur conversation , s'avisa de divertir , en exposant ce malheureux à leurs risées.

Mon pere étoit parti , mais Henry , qui étoit présent à cette scène , ainsi que moi , en fut très-choqué : elle déplut de même à Tom , qui malgré

sa légèreté , a le cœur très-bon , & qui fit inutilement tout ce qu'il put pour la faire cesser.

Je ne pus m'empêcher de faire entendre au Major que c'étoit selon moi , déroger à son humanité ordinaire , que de se prêter à un divertissement aussi cruel. Je conviens , dit-il , qu'il étoit injuste ; mais , ma chere Miss Walton , lorsque nous voulons plaire , nous sommes souvent forcés de nous prêter à des petitessees que notre raison condamne : chacun a son petit défaut qu'il faut lui passer : « votre maman aime à » rire , & vous autres Dames , ajouta-t-il , en souriant , il faut bien » faire tout ce que vous voulez ».

Je ne devrois point vous dire ces choses-là , ma chere Adelaïde ; vous n'aimez pas ma mere ; & de semblables récits ne sont guères propres à corriger votre antipathie. — Que



vous êtes heureuse d'avoir une mere d'un caractère si différent ! — votre mere est votre amie , — votre confidente ; — c'est elle dont la bonté dirige toutes vos démarches , — tandis que la mienne , — mais , je ne veux point vous affliger par des plaintes infructueuses. Je fais que vous n'êtes déjà que trop sensible aux chagrins de votre malheureuse amie ,

*Eléonore Walton.*

---

## L E T T R E X.

*Du Lord Clare à Henry Walton ,  
Ecuyer.*

Douvres.

**E**N bien , mon ami , je l'ai à la fin emporté ; — cet hymen odieux est différé jusqu'à mon retour. Mon pere s'est opiniâtré long-tems à vouloir

qu'il fût conclu ; mais enfin, voyant qu'il lui étoit impossible de gagner sur moi de faire seulement une visite à Lady Sarah , il a consenti , malgré toute sa répugnance , à mon départ.

Le Lord Rochdale se flatte , sans doute , que le tems & l'absence effaceront de mon souvenir les charmes de votre aimable sœur. Hélas ! Henry , qu'il connoît bien peu le cœur de votre ami ! Jamais , jamais je n'oublierai sa douceur enchanteresse. Malgré sa cruauté , je sens que je l'adorerai sans cesse. Sans cesse son image est présente à mes yeux. Dites-lui , mon cher Henry , — dites-lui , que l'infortuné Clare , l'objet de ses mépris , va passer les malheureux restes de sa vie à pleurer , & à se plaindre de ses rigueurs ; — qu'il ne cessera jamais de la respecter , — de l'adorer.

En épouser une autre ! quel horrible

rible blasphême ! non mon ami ; je m'éloigne de ma patrie , pour n'y rentrer jamais , à moins que mon pere ne renonce entierement à un projet à quoi je ne puis penser sans horreur. Adieu, mon ami. On attend ma lettre. Puissiez-vous être heureux, vous & votre aimable sœur , quel que soit le sort du misérable

*Clare.*

---

## L E T T R E X I.

*De Miss Walton à Miss  
Montaguë.*

*Fairfield.*

**H**ENRY , mon cher Henry , part demain. Un ordre de rejoindre son Régiment , le force à nous quitter. Mon pere est dans la plus grande affliction de se séparer d'un fils qu'il chérit avec tant de raison. Mon

*I. Part.*

**E**

chagrin , qu'il m'est impossible de déguiser , m'attire les plus severes reproches de ma mere , qui triomphe de cet événement, qu'elle souhaitoit depuis long-tems ; elle est même fort courroucée contre Tom , malgré le haut degré de faveur qu'il a acquis depuis peu , parce qu'il ose regretter un frere qui lui a donné les plus grandes marques d'affection.

Je ne puis m'empêcher de plaindre ma mere d'un préjugé qui la prive de la joie délicieuse qu'elle auroit pû goûter en contribuant au bonheur d'un homme aussi aimable , & aussi digne de son estime que l'est mon cher Henry.

La seule chose qui me console , c'est que mon frere , malgré les hasards auxquels il pourra être exposé , fera plus heureux qu'il ne l'étoit ici. Il n'est pas possible de vous donner une idée de ce qu'il a eu à souffrir.



des caprices de ma mere. Il ne falloit pas moins , pour l'engager à les supporter , que la considération de ce qu'il doit à un pere , qu'il ne voyoit déjà que trop affligé : mais il vous contera tout : vous le verrez , ma chere , le lendemain que vous aurez reçu cette lettre. Il ne parle qu'avec transport des heureux momens qu'il passera avec son adorable Adelaïde. Plût au Ciel que vous fussiez unis par un lien indissoluble à un homme qui est si bien digne de toute votre affection ! permettez-lui , ma chere , de se déclarer à votre pere ; l'estime que le mien a pour vous , est telle , que je ne doute pas qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour assurer le bonheur de son fils. Puisqu'il est obligé de s'éloigner de vous , qu'il ait au moins la consolation de partir avec la certitude que votre main est le prix que l'amour destine aux dangers qu'il va courir.

Il me charge de plaider sa cause ;  
 & je lui dis , que sa rhétorique fera  
 bien plus persuasive que tout ce que  
 je pourrois vous alléguer en sa fa-  
 veur. N'ai-je pas raison , ma chere ?  
 notre Henry est trop aimable pour  
 que l'on puisse lui résister , lorsqu'il  
 sollicite. Vous me dites *que vous*  
 *aimez Eléonore. — La plus grande*  
 *preuve que vous puissiez lui en don-*  
 *ner, c'est de récompenser dans Henry*  
 *des sentimens qui sympatisent si bien*  
 *avec les siens propres,*

Je suis obligé de vous quitter ,  
 pour rejoindre ce cher frere , dont le  
 prochain départ afflige cruellement  
 votre

*Eléonore.*



## L E T T R E   X I I .

*A la même.*

VOTRE charmante lettre , ma chere Adelaïde , est venue fort à propos pour ranimer mes esprits abattus. Notre maison est devenue pour moi un désert , depuis que mon cher Henry l'a quittée. Tom reste peu au logis ; & l'air guindé de la famille est considérablement augmenté , depuis l'arrivée d'un frere de ma mere , qui vient de finir son tour d'Europe , & qui , malgré tout son bon sens , & toute son érudition , n'est pourtant rien moins qu'un aimable homme.

Il a visité la plupart des Cours étrangères ; mais son plus long séjour a été à celle d'Espagne , d'où il ne fait que d'arriver , & dont il ne se

lasse point d'admirer les coutumes. Il me traite avec beaucoup de politesse ; & cependant , sans savoir pourquoi , je ne le vois jamais sans trembler ; la sévérité de son air me cause des frissons. Quelle différence entre lui & votre favori le Général ! chaque trait de sa figure mâle étoit adouci par un air de bénignité ; au lieu que le regard sombre de son frere , annonce un homme bisarre , & plein de suffisance.

Votre jeune & pétulant ami Tom s'en amuse beaucoup , & ne lui donne point d'autre nom que celui de Dom Francisque Dismallo. \* Vous ririez , si vous voyiez avec quel acharnement il l'entraîne dans des dissertations sur la louable , & sur-tout la commode coutume des Duégnés Es-

---

\* Ce mot signifie l'épouvantable. On lui a donné une terminaison Espagnole.



pagnoles . c'est-là son sujet favori ; il examine ce systême , & traite des moyens de le porter à son plus haut degré de perfection , avec une gravité qui le rend ridicule au-delà de toute expression.

Il y a quelques jours que Marter Manly a demandé permission d'inviter ici un Gentilhomme , dont le pere , grand ami de mon oncle , vient de mourir. Il reçut une lettre de lui la semaine passée , après la lecture de laquelle , mon oncle & ma mere resterent enfermés ensemble quelque tems dans son cabinet ; & Dom Dis-mallo est venu en grande cérémonie , demander à mon pere la permission d'inviter son ami.

D'après les éloges pompeux qu'on prodigue chaque jour à ce personnage , à sa fortune & à sa famille , je commence à appréhender que mon digne oncle n'ait dessein de me le

présenter comme un amoureux. Ma mere prend même un certain intérêt à ma figure , & elle a présidé aujourd'hui à ma parure , ce que jusqu'ici elle n'avoit jamais eu la bonté de croire digne de son attention. . . . .

J'entens un bruit de chevaux. . . . .  
C'est peut-être lui , — on l'attend aujourd'hui , — je vais voir , — oh non , c'est Tom qui revient de la chasse.

Tom a vu dernièrement ce Sir William à une course de chevaux à York ; mais il ne veut rien me dire sur son compte. Méchante créature ! mais , quelle folie à moi de m'alarmer pour un homme qui n'a sans doute d'autre dessein que de faire une visite de civilité à l'ami de son pere ! mais pourtant , — pourquoi m'en étourdir sans cesse ? car dès que je viens à paroître , toute la conversation roule sur sa belle terre , — sa

famille , — sa fortune. — Me voilà interrompue : mon pere m'envoie chercher , pour prendre l'air avec lui. Je reprendrai la plume à mon retour. Adieu , jusqu'à ce moment.

*En continuation.*

à minuit.

L'hôte de mon oncle étoit arrivé, lorsque nous sommes revenus, mon pere & moi, de notre promenade ; enforte que j'ai été obligée d'obéir à ma mere, qui m'a ordonné de faire le thé ; & il ne m'a pas été possible de me retirer jusqu'à ce moment. Mais venons au Baronet. Oh ! Adelaïde, quel..... quel Ange, alliez-vous dire, ma chere sœur, s'écrie mon impertinent de frere, qui est venu derriere moi, sans que je m'en sois apperçue ? Il veut absolument prendre ma plume, pour terminer lui-même mon Epître. Il veut avoir le plaisir de vous faire son portrait.

E v

Je la lui cède, volontiers, ma chere ;  
 son style gai vous divertira. Adieu ;  
 il m'arrache le papier des mains , &  
 me dit d'aller rêver à ce charmant  
 Chevalier. Le Ciel m'en préserve !  
 ah ! le dégoutant objet ! Adieu.

*Par M. Walton , en continuation.*

Ah ! ma pauvre sœur , que je vous  
 plaindrai bien sincèrement , s'il faut  
 que ce preux Chevalier se déclare  
 pour vous !

Mais Miss Montaguë , je vous ai  
 promis son portrait : le voici ! une  
 taille d'une moyenne grandeur , mais  
 d'une structure bisarre , une ceinture  
 courbée , formant avec ses épaules  
 un quart de cercle presque régulier :  
 deux grands bras allongés , & ter-  
 minés par deux especes de mains si  
 noires & si rudes , qu'on les pren-  
 droit volontiers pour celles d'un mi-  
 neur : deux bâtons , qu'on appelle ses



jambes , soutenues de deux pieds tournés en dedans , & rendus encore plus remarquables par une large paire de boucles : sa tête dont la forme ne ressemble pas mal à celle d'un gros navet , est couverte d'un prodigieux buisson de cheveux noirs , aussi roides que du crin , & renfermés dans un sac : un front bas , une mâchoire relevée , un petit nez retrouffé , une grande bouche , un menton allongé , & orné d'une barbe fort noire , achevent le tableau. — Voyons , — n'ai-je rien omis ? — Ah ! criez merci , mon pauvre fir Villiam ; j'oubliois vos petits yeux gris. Mais par ma foi , mon cher Chevalier , ils sont si fort ombragés par vos sourcils larges & froncés , qu'ils ont toutes les peines du monde à se faire appercevoir , n'ayant d'ailleurs aucune expreffion , excepté , pourtant lorsque vous êtes en colere. ( Vous faurez , par paren-

thèse, que j'ai déjà eu le plaisir de l'y mettre deux fois tout de bon ) alors, ils brillent exactement comme ceux d'une chatte en fureur , lorsqu'elle est sur le point de se jeter au visage de celui qui l'irrite. Telle est la forme extérieure de *cet enfant gâté de la nature.*

Il n'est pas plus favorisé du côté des manieres. Satyrique sans délicatesse , rusé sans intelligence : il a une teinture de toutes les sciences , sans en posséder une à fond. Il a malgré cela , une haute opinion de son mérite & de ses connoissances. Il est d'un caractère ! . . . . jaloux , capricieux , — vindicatif ! cependant , Miss Montaguë , cet homme a des charmes, — croyez-moi , il en a , & même de fort puissans aux yeux de beaucoup de femmes. . . . . Un titre , & une fortune considérable ! est-il dans la nature qu'un semblable mérite puisse

être dédaigné? — je puis vous assurer qu'il ne l'est pas par ma mere. J'apprehende bien qu'elle n'ait résolu de faire à l'idole de l'intérêt, un sacrifice de la pauvre Eléonore, malgré la répugnance de mon pere, & le dégoût qui s'est peint sur son visage, à l'instant que cette hideuse créature a paru devant lui.

Jusqu'à présent, ma sœur ne fait que soupçonner leur dessein : je n'ai pas le courage de le lui confirmer : elle ne l'apprendra que trop tôt pour son repos.

Cómmes je ne fais pas l'endroit où mon frere se trouve à présent, je saisis cette occasion, pour vous prier, s'il n'est pas encore parti de Londres, de lui faire savoir le danger que court la pauvre Eléonore de donner la main à un homme qu'il rougiroit de nommer son frere. Peut-être aurait-il quelque crédit sur mon pere, qui

se laisse mener par son épouse , & Dom Dismallo. Plût à Dieu qu'il s'en retournât sain & sauf en Espagne , avec son singe dans ses bras. Là , sans doute , une femme pourroit accepter un pareil époux , dans l'espérance de pouvoir se consoler avec quelqu'Adonis , qui feroit introduit , avec toute la discrétion nécessaire , par Madame la Duégne.

Lorsque je ferai mon tour d'Europe , ma première visite sera infailliblement pour cette seconde Cythère.

Comme je pars d'ici dans quelques semaines , j'espère avoir bientôt l'honneur de vous présenter mes respects , en allant à Oxford , & de vous assurer en personne , combien je suis sincèrement , votre affectionné serviteur ,

*Thomas Walton.*



## L E T T R E X I I I .

*De Miss Walton à Miss  
Montaguë.*

J E vous ai fait savoir par le canal de mon frere , \* que cet homme détestable s'étoit enfin déclaré mon amant , événement que je croyois alors devoir plutôt regarder comme un sujet de rire , que de m'affliger : en effet , je n'aurois jamais supposé que mon pere dût seconder les vues d'un homme pour lequel je voyois que sa conduite n'annonçoit que de l'aversion & du mépris.

Jugez donc , mon amie , quelle a dû être ma surprise ce matin , lorsqu'étant entré dans ma chambre , en

---

\* Comme cette lettre n'étoit point nécessaire au fil de cette histoire , l'Editeur l'a supprimée.

tenant cette créature par la main , il m'a dit : « Sir Villiam Villars , ma » chere , m'a demandé la permission » de vous faire sa cour ; recevez-le » comme un homme dont votre mere » & moi approuvons la recherche , » & auquel nous espérons vous voir » unie ».

En finissant ces mots , il est sorti , comme charmé de fuir de ma présence , & a laissé cet amant accompli se tenant debout comme un idiot , au milieu de la chambre. Il s'est approché du sofa où je m'étois assise , & s'y est étalé sans autre cérémonie ; puis il m'a pris la main que j'ai retirée avec précipitation : « Pourquoi cette ré- » serve , *Miss* ? » Je suis toujours *Miss* avec lui , terme que je n'ai jamais pu souffrir dans la conversation , parce qu'il me semble qu'il a mauvaise grace dans la bouche d'un homme qui se pique de politesse.

Mais jamais cette expression ne m'a paru plus vulgaire , que dans celle de Sir Villiam Villars.

« Pourquoi cette réserve , Mifs ,  
 » a-t-il répété ? vous pouvez en toute  
 » assurance laisser toucher votre  
 » main à un homme qui sera bientôt  
 » en droit de prendre de plus grandes  
 » libertés ». Le monstre ! « Mais je  
 » crois que les filles les plus réser-  
 » vées sont les plus tendres épouses ;  
 » ainsi je ne veux pas disputer avec  
 » vous sur ce point. J'ose m'assurer  
 » que vous serez fort contente avec  
 » moi , ma chere.

« Ne foyez pas trop sûr de cela ,  
 » Monsieur , lui ai-je répondu ; car si  
 » j'étois pour devenir jamais votre  
 » épouse , j'en prévois certaines con-  
 » séquences , qui ne feroient rien  
 » moins qu'agréables : c'est pourquoi,  
 » je vous prie en grace d'abandonner  
 » une poursuite qui ne pourroit que

» faire mon malheur , sans vous pro-  
 » curer à vous - même le moindre  
 » avantage ; car je vous déclare que  
 » je ne ferai jamais , si je puis , la  
 » femme d'un homme qui a pu man-  
 » quer de délicatesse au point de  
 » s'assurer du consentement de mes  
 » parens , lorsqu'il favoit par des  
 » preuves réitérées que sa recherche  
 » étoit si peu de mon goût ». En par-  
 » lant ainsi , je me suis retirée dans  
 mon cabinet , laissant au *désastreux*  
*Chevalier* la liberté de se livrer à ses  
 méditations. Peut-être me suis-je  
 déclarée trop librement. Mais quelle  
 femme auroit pu souffrir de se voir  
 traitée de la sorte par un homme  
 dont elle auroit droit au moins  
 d'attendre de la civilité ?

J'ai pourtant eu lieu de me re-  
 pentir de mon peu de contrainte :  
 ma mere est montée à mon appar-  
 tement dans une rage où je ne l'ai



point encore vue. Elle m'a remplie d'effroi. . . . mais je ne veux point vous décrire sa conduite en cette occasion : vous ne pourriez que souffrir en apprenant la manière dont votre pauvre Eléonore a été traitée.

Je me suis jettée à ses pieds en fondant en larmes , mais en vain. Elle a juré avec les plus horribles imprécations , que je serai dans peu , ou Lady Villars , ou bannie de la famille. J'ai ordre de rester dans mon appartement , à moins qu'elle ne me fasse appeller ; ce qu'elle ne fera , je suppose , que pour me forcer d'écouter cet odieux Sir Villiam.

Surement mon pere ne m'abandonnera pas ! cependant j'ai remarqué pendant le dîner , qu'il évitoit mes regards , toutes les fois que je tâchois de lui faire lire dans mes yeux ce que ma bouche trop timide n'osoit lui faire entendre. Il est sorti

aussi-tôt après le repas , & ma mere voyant que je me levois pour le suivre , m'a ordonné de rester , & de faire le thé. Cet homme haïssable m'a offert mille petits secours dont je n'avois nul besoin , & que je n'ai pas reçus d'une maniere trop gracieuse.

M. Manly est hautement offensé de me voir traiter ainsi son ami ; la maniere dont il s'en plaint , me persuade que c'est plutôt des Turcs que des Espagnols qu'il emprunte ses notions ; car assurément il n'en agiroit pas avec moi comme il fait , s'il ne regardoit pas les femmes comme de pures machines , qui n'ont aucune prétention à une ame.

J'aurai recours à mon pere. — Il ne refusera pas d'écouter son enfant. Il ne voudra pas me condamner à être malheureuse toute ma vie ! il se leve , comme vous savez , de fort bonne heure ; — demain , j'irai le

trouver avant que ma mere soit levée; — je suppose qu'elle ne m'a ordonné de ne point sortir, que pour m'empêcher de voir mon pere, & de toucher son cœur. — Je ne puis cette fois me dispenser de désobéir, — il n'y va pas moins que de mon bonheur !

Je ne négligerai pas non plus Lady Melford, — peut-être aura-t-elle quelque pouvoir sur l'esprit de ma mere ; & je suis sûre que quand elle connoîtra Sir Villiam, elle ne pourra point me blâmer de l'avoir refusé.....

Une lettre de Henry !..... qu'elle me flatte agréablement ! il me dit de différer l'instant de mon sacrifice, jusqu'à ce qu'il puisse m'offrir un asyle assuré. Il n'est que transports dans la vue du bonheur qui l'attend. Miss Montaguë, me dit-il, a fixé la fin de la campagne pour le rendre le plus heureux des hommes,

Puisse cet heureux hymenée se conclure bientôt , ma chere Adelaïde , afin que je puisse ajouter le titre tant désiré de sœur , à celui de votre vraiment affectionnée amie ,

*Eléonore Walton.*

---

## LETTRE XIV.

*A la même.*

Fairfield.

J'AI écrit à votre tante , ma chere Adelaïde ; Polly a fait tenir ma lettre au Château , & votre tante m'a renvoyé un petit billet , par lequel elle m'avertit qu'elle a dessein de faire une visite à Fairfield , & qu'elle me verra dans quelques heures. Que je suis obligée à Lady Melford de sa complaisance !

J'espere beaucoup de cette visite. Elle a ranimé mes esprits. J'apprens



que le Lord Melford est parti pour Londres. Que je serai heureuse si son aimable Comtesse passe avec nous tout le tems de son absence !

Depuis la conversation que j'eus hier matin avec mon pere , sur le sujet en question , il semble prendre avec moins de chaleur les intérêts de Sir Villiam. Mais ma mere & mon oncle les soutiennent avec une ardeur inconcevable. On seroit en vérité tenté de croire qu'elle seroit elle-même amoureuse de cette créature. Le {croiriez-vous , Adelaïde ? ce matin , lorsque je suis entrée dans la salle à manger , pour le déjeuner , j'ai trouvé ce singe assis sur les genoux de Madame , liant un paquet de fleurs mal assorties , tandis qu'elle lui chantoit un air françois , avec toute la gaieté d'une fille de quinze ans.

Dès que j'ai paru , le monstre a

fait un faut , est venu à moi en courant , & enfonçant ses fleurs dans mon sein , avec une liberté offensante : voyez , m'a-t-il dit , Mifs , les peines que je me suis données ce matin pour vous , — *Douceurs sur la douceur !* Eh ! M. Manly , comment trouvez-vous cela ? se tournant vers lui , d'un air triomphant , comme s'il avoit trouvé la plus jolie pointe du monde.

J'ai jetté son odieux bouquet sur la fenêtre , avec un air , je crois , fort méprisant , & me suis assise à table. L'homme paroissoit fort piqué. — Mon oncle fronçoit le sourcil , & ma mere m'a lancé un regard ! — Il m'a fait trembler. Mon cher pere qui voyoit mon trouble & ma confusion , a eu la bonté , pour me donner le tems de me remettre , de me faire quelques questions sur votre compte ; il n'ignore pas que ce sujet m'est toujours agréable.

Après

Après le déjeuner , je me suis retirée dans mon appartement , comme je fais toujours , depuis l'ordre que j'en ai reçu de ma mere , sur le premier refus que je fis de Sir Villiam ; mais je suis toujours forcée de rester après le dîner , jusqu'à ce qu'on ait pris le thé , & d'écouter dans cet intervalle , sa rhétorique , ou celle de mon oncle , qui n'est ni moins ennuyeuse , ni plus persuasive.

Le Major Stretton , qui est souvent ici , me débarrasse souvent , par pitié , de mon fatigant Chevalier , en l'entraînant dans des dissertations sur les fortifications. Il sçait un peu de mathématiques , & se croit égal à Vauban ; ainsi vous pouvez croire qu'il aime beaucoup mieux étaler ses connoissances aux yeux du Major , que de faire sa cour à *une petite fille* , des parens de laquelle il a eu soin de s'assurer ; & comme il pense sage-

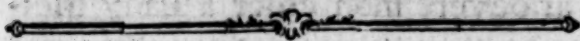
ment , du moins je le suppose , qu'ils ont le droit de disposer de ma personne , il regarderoit , comme perdu , le tems qu'il pourroit employer à gagner mon cœur.

Pour cette fois , ma chere , il juge sainement , — ses efforts seroient inutiles ; — mais j'entens une voiture , — c'est Lady Melford ; — bon Dieu ! quelle est la personne qu'elle a amenée avec elle ? autant que j'en puis juger à cette distance , c'est un jeune homme d'une fort jolie figure : — je ne le connois point du tout ; — qu'il me tarde de voler dans les bras de cette aimable Dame ! mais je n'ose pas sortir , qu'on ne m'appelle ; — elle va surement bientôt me demander ; — son séjour ici va bannir toute contrainte ; — ma mere ne voudra pas sans doute , lui laisser voir avec quelle injuste cruauté elle me traite. Mais on m'appelle. Adieu, ma douce



amie, écrivez bientôt à votre fidèle,

*Eléonore Walton.*



## LETTRE XV.

*A la même.*

Fairfield.

AH! ma chere amie, quelle étrange révolution l'espace de quelques heures vient de faire dans le cœur de votre Eléonore! le Marquis de Huntly! car c'étoit lui qui accompagnoit Lady Melford. Ah! Adelaïde, quelle figure! quelle prestance! jamais la noblesse & l'aisance ne furent unies avec tant de douceur. Je ne puis vous exprimer combien ses manieres sont insinuanes: sa voix est l'harmonie même: son langage est élégant, & ses expressions pleines de finesse, sans être affectées. Ah! pourquoi votre tante l'a-t-elle amené ici,

F ij

finon pour me faire sentir plus vivement toute l'horreur de ma destinée ! j'ai ouvert mon cœur à Lady Melford ; — elle me plaint ; — elle s'étonne du choix de ma mere , qu'elle a la bonté de trouver à tous égards , indigne de sa chere fille. Elle m'a promis de parler à mes parens ; & elle se flatte de pouvoir convaincre , au moins mon pere , combien il feroit peu raisonnable de disposer d'une fille unique , en faveur d'un homme universellement haï & méprisé.

Elle a présenté le Marquis à mon pere , comme un des plus intimes amis de mon frere Henry , ce qui lui a procuré l'accueil le plus gracieux , de même que son rang l'a fait recevoir de ma mere avec beaucoup de politesse. Il m'a salué avec une attention toute particuliere ; j'en suis redevable sans doute à son amitié

pour mon frere , dont Lady Melford lui a appris que j'étois la favorite. — Je n'ose attribuer ses attentions à une autre cause : cependant le Lord Clare n'a pas cru mon mérite personnel indigne de ses assiduités. — Ah ! ma chere Adelaïde , que votre amie est foible ! — est-il possible que la premiere vue d'un homme me mette dans un embarras si extraordinaire ? mais il est si aimable , si infiniment au-dessus de tout ce que je m'étois figuré ; — de plus l'ami de mon frere , — n'est-il pas étrange , ma chere , que mon frere ne m'ait jamais parlé de lui ?

Pauvre Henry ! que vous m'affectez , ma chere Adelaïde , par la maniere dont vous décrivez votre séparation ! je viens encore de relire cet endroit de votre lettre. Il me semble que je ressens votre chagrin plus vivement qu'à l'instant que je

la lus pour la première fois. — Je le vois , vous répétant ses adieux , — revenant plusieurs fois sur ses pas , & ne pouvant se résoudre à quitter ce que son cœur a de plus cher ; — ses tendres inquiétudes , ses pleurs , que vous me peignez d'une manière si touchante , m'attendrissent au point que je ne puis vous l'exprimer.

Où mon cœur a-t-il pris cette sensibilité ? — ce n'est pas sûrement une sympathie. Vous savez que j'ai été jusqu'à présent à l'épreuve des charmes séduisans de l'amour. — Hélas ! y suis-je encore ? ce charmant Huntly ! je ne crois pas qu'il ait jamais été sensible : — mais par quels détours suis-je revenue à lui ! — j'avois résolu de n'en plus parler ; — « vous aviez résolu cela , Eleonore ? » aviez-vous donc besoin de cette « précaution , pour empêcher que » l'image de Huntly ne se représentât



» à votre imagination » ? Je l'ignore ;  
 ma chère Adelaïde , — je n'ose in-  
 terroger mon cœur sur les nouveaux  
 sentimens qui l'agitent ; c'est sure-  
 ment une suite de votre lettre , &  
 du départ de Henry , qui m'ont trop  
 attendrie , — cette pensée me ras-  
 sure. Et puis , j'ai tant de besoin de  
 repos , que la tête me tourne. Je suis  
 à moitié endormie , ma chère ; vous  
 devez vous en appercevoir , — je  
 fais à peine ce que j'écris ; autre-  
 ment , je ne voudrois pas ainsi. . . . .  
 je ne fais ce que je voudrois. —  
 Adieu , mon aimable amie ; — dans  
 quelle étrange situation se trouve  
 votre ,

*Eléonore Walton.*



## L E T T R E X V I.

*A la même.*

Fairfield.

A INSI donc , « vous connoissez  
» le Marquis de Huntly ; vous l'ap-  
» prouvez ; vous voyez que je l'aime :  
» il est digne de mon amour ; & vous  
» êtes assurée qu'il admire votre  
» Eléonore » : chere amie , que vous  
savez bien me flatter !

Mais depuis quand , Adelaïde ,  
avez-vous obtenu le don de deviner ?  
car il n'est pas possible de douter que  
vous ne l'ayez. Le Marquis m'a en  
effet déclaré son amour : il y a long-  
tems que ses yeux , ces beaux yeux  
si expressifs , m'en avoient fait l'aveu ;  
mais aujourd'hui , il m'a surprise dans  
le jardin , fondant en larmes , —  
larmes que me faisoient répandre les

cruels reproches que me fait sans  
cesse ma mere, de la froideur que  
je témoigne à son favori Sir Villiam,  
qui devient à tous momens plus  
hardi & plus haïssable. — Après  
m'avoir apaisée avec une douceur  
& une politesse qui lui sont particu-  
lières, il m'a déclaré sa passion, &  
m'a suppliée du ton le plus pressant,  
de lui permettre de me sauver du  
mariage odieux dont Lady Melford  
l'avoit instruit, en s'offrant lui-même  
pour gendre à mon pere, au lieu de  
Sir Villiam. — « Aimable Miss Wal-  
» ton, a-t-il continué, je n'aurois  
» jamais eu la hardiesse de vous  
» adresser un discours de cette sorte,  
» si je vous eusse trouvée dans une  
» situation moins critique: j'aurois  
» tâché auparavant par les assiduités  
» les plus tendres & les plus respec-  
» tueuses, de me rendre digne de  
» prétendre à votre cœur, sans le-

» quel , je sens que je ne puis être  
 » heureux. Mais quand je vois vos  
 » pleurs , & que je connois la cause  
 » odieuse qui les fait couler : quand  
 » je vous vois sur le point de m'être  
 » enlevée , & cela , par un malheu-  
 » reux qui triomphe ouvertement  
 » des maux qu'il vous cause ; il ne  
 » m'est pas possible de me con-  
 » traindre. Excusez , aimable Eléo-  
 » nore , la liberté que je prens de me  
 » jeter à vos genoux , & de vous  
 » conjurer d'écouter avec bonté les  
 » vœux d'un homme qui vous adore.  
 » Parlez , charmante Eléonore ,  
 » ( pressant ma main contre ses lé-  
 » vres , tandis que ses yeux se fixoient  
 » sur les miens , avec l'ardeur la plus  
 » éloquente , ) parlez , pouvez-vous  
 » hésiter un moment sur le choix ,  
 » ou d'un homme qui , insensible à  
 » votre propre mérite , ne cherche  
 » en vous qu'une alliance avec votre



» famille ; ou d'un amant tendre ,  
 » qui sentant , comme moi , tout le  
 » prix de vos vertus , ne s'occupe-  
 » roit toute sa vie que de votre bon-  
 » heur ? — Ah ! que vois-je ? — que  
 » signifient ces pleurs ? se levant avec  
 » précipitation , & me soutenant dans  
 » ses bras » , tandis que votre insen-  
 sée , votre foible amie , ne sachant  
 ce qu'elle faisoit , & agitée de mille  
 sentimens opposés , inclinoit languis-  
 samment sa tête sur son épaule , &  
 donnoit un libre cours à ses larmes ,  
 & à ses soupirs. Mon aimable , mon  
 généreux amant tâchoit de calmer  
 ma douleur , qu'il sembloit ressentir  
 plus vivement que moi-même. Lors-  
 qu'il m'a vue un peu remise , il a  
 renouvelé ses instances avec une  
 délicatesse connue de lui seul. Que  
 devois-je , que pouvois-je dire , ma  
 chere ? pressée comme je l'étois par  
 un homme que j'adorois ? Ah ! mon

amie ; il est si digne d'être aimé ! je crains bien que ma réponse ne lui ait fait que trop connoître mes sentimens en sa faveur , quoique je fusse à peine ce que je disois. Mais il paroïssoit tout transporté. Il m'a serrée dans ses bras , puis il s'est jetté à mes pieds , & Dieu fait quand auroit fini son délire , s'il n'avoit été interrompu par Lady Melford , à qui je vois qu'il n'a point fait un mystere de sa passion.

Elle lui a conseillé de ne faire à mon pere aucune proposition , jusqu'à ce qu'elle ait tâché d'obtenir de ma mere la permission de m'emmener à Londres , pour y passer quelques mois avec elle. « Si cette requête » nous est accordée , Mylord , a dit » cette aimable Dame , vous aurez » alors tout le tems de vous établir » dans le cœur de ma chere fille. Je » ne veux pas que cette affaire soit

» brusquée. Point tant de gravité ,  
 » Mylord , a-t-elle dit , en souriant ,  
 » au Marquis , qui sembloit ne point  
 » approuver ce délai , vous ne per-  
 » drez rien à ce que je propose : plus  
 » Eléonore verra de nos jeunes gens  
 » à la mode , plus elle vous trouvera  
 » de son goût. Vous n'avez rien à  
 » craindre ; & vous en ferez con-  
 » vaincu , lorsque vous saurez que le  
 » Lord Clare lui-même , l'admiration  
 » du beau sexe , a fait de vains efforts  
 » pour amollir ce cœur endurci. Et  
 » en bonne foi , Huntly , je vous  
 » avouerai , avec la permission de  
 » ma fille , que je ne crois pas Clare  
 » moins doué que vous de tout ce  
 » qu'il faut pour plaire. — Ah ! Lady  
 » Melford , vous ne pouvez pas cer-  
 » tainement. . . . . » Ici , je me suis  
 arrêtée ; mon cœur avoit volé sur  
 mes levres , & m'avoit fait oublier  
 que le Marquis étoit présent , jusqu'à

ce que je l'ai vu à mes pieds , où j'ai  
lu dans ses yeux l'expression de la  
joie la plus vive.

« Ne rougissez pas, Eléonore, m'a  
» dit Lady Melford, en fouriant, c'est  
» moi qui vous ai arraché cette petite  
» exclamation , qui a fait le bonheur  
» de mon ami. Vous ne devez pas  
» être honteuse de laisser voir la dis-  
» tinction que vous faites d'un homme  
» qui est à tous égards si digne de  
» vous. Mais laissez-moi vous con-  
» duire , mes enfans. Votre mere ,  
» Eléonore , est tellement coëffée de  
» son Sir Villiam, qu'elle ne le cède-  
» roit pas pour un Monarque , qui  
» viendrait à vous offrir sa couronne.  
» Mais je ne pense pas qu'elle puisse  
» décemment me refuser votre com-  
» pagnie pour un mois , ou deux ; &  
» quand vous ferez éloignée d'elle ,  
» on pourra plus aisément l'amener à  
» abandonner les intérêts de l'homme



» dont elle est à présent si entêtée.  
 » Au moins , nous pourrons attirer  
 » le Colonel à la ville ; & une fois  
 » éloigné de sa femme , nous pour-  
 » rons lui ôter de dessus les yeux le  
 » bandeau qui lui cache la justice de  
 » notre cause ».

Après avoir entièrement acquiescé  
 au sentiment de Lady Melford , j'ai  
 prié le Marquis de vouloir bien se  
 ranger de notre avis , ce qu'il a fait à  
 la fin , quoiqu'avec beaucoup de ré-  
 pugnance ; & c'est demain que Lady  
 Melford doit demander le consen-  
 tement de ma mère : si elle l'obtient ,  
 elle doit me mener droit au Château ,  
 & delà à la Ville.

Si elle réussit , comme j'ai lieu de  
 l'espérer , quels heureux jours je vais  
 passer avec ma chere Adelaïde , un  
 amant comme Huntly , & une amie  
 telle que Lady Melford ! que je vais  
 être bien payée de mes chagrins ! je

sens seulement à y penser, une joie que je n'ai jamais éprouvée. — Adieu. Je vais quitter la plume, pour me livrer au plaisir que m'offre mon imagination; — mais voyez, — le cher objet de mes pensées est venu les interrompre; il s'est dérobé de la compagnie, qui est dit-il, occupée au jeu. Voilà la première fois que les cartes m'ont fait plaisir.

Le Marquis fait mille complimens à ma belle amie. Adieu, mon amour, préparez-vous à recevoir à bras ouverts votre affectionnée,

*Eléonore Walton.*

---

## LETTRE XVII.

*A la même.*

Fairfield.

**J**E date encore de Fairfield, ma chère Adelaïde, autrefois le paisible

féjour de votre Eléonore. Hélas ! qu'il a bien changé ! que je me trompois, lorsqu'aveuglée par la vivacité de mes desirs, je me flattois que ma mere pourroit consentir à la proposition de Lady Melford ! mais, hélas ! elle a écouté tous ses argumens avec une impatience mêlée de dépit, & y a répondu par un refus positif. Si Sir Villiam Villars, a-t-elle dit, veut mener ma fille à la ville, à la bonne heure ; mais elle n'ira point qu'elle ne soit mariée, ce qui, je crois, ne sera plus différé que de quelques semaines.

Lady Melford a employé tous les raisonnemens qu'elle a pu imaginer, & l'a priée, n'ignorant pas le peu de goût, ( que n'a-t-elle dit l'horreur ! ) que j'avois pour Sir Villiam Villars, de me permettre au moins d'aller passer quelques mois dans un endroit, où elle ne doutoit pas que je

ne duffe trouver des gens fort au-dessus de lui , qui feroient charmés d'être alliés à la famille de Walton. — Cette fupposition , bien loin d'avoir l'effet que Lady Melford en avoit attendu , n'a fait qu'exciter l'indignation de ma mere. Elle lui a demandé comment elle pouvoit la foupçonner capable d'une conduite auffi infâme. — Quoi ! l'envoyer au marché , ( quelle phrafe , ma chere ! ) & tenir Sir Villiam le bec dans l'eau , afin de la lui donner s'il ne fe trouve point d'enchériffeur ? non , Madame , & fi ce font-là vos avis , je vous prie de les garder pour des endroits où ils feront mieux goûtés , & de ne point vous mêler de diriger mes actions , qui n'ont pas befoin d'un meilleur Juge que moi-même.

Qu'il me peine de voir Lady Melford expofée pour moi à fe voir traitée de la forte ! elle eft venue



nous conter tout , au Marquis & à moi , & en même tems elle lui a conseillé de se déclarer immédiatement à mon pere.

Il a été pour le trouver ; mais ma mere s'étoit emparée de lui , & elle l'a tenu enfermé avec elle , jusqu'à ce que la voiture de Lady Melford fût prête ; car après l'étrange conduite de ma mere , elle n'a pu se résoudre à rester plus long-tems à la maison. Alors le Marquis de Huntly a obtenu audience , mais inutilement. Mon pere avoit été trop prévenu , & il s'est contenté de remercier froidement le Marquis de l'honneur qu'il vouloit lui faire ; mais que comme il avoit déjà engagé sa parole , il lui feroit un sensible plaisir , s'il vouloit interrompre ses visites , jusqu'après la célébration du mariage.

Comme je conduisois Lady Mel-

ford à sa voiture , le Marquis est venu me faire part de cette réponse de mon pere , & en même tems , il m'a priée de lui accorder une entrevue dans le parc.

Je n'ai pas eu le courage de le refuser , — mon cœur plaidoit sa cause avec tant de force ! mais je n'ai pu lui assigner une heure précise , & mon pere qui nous a rejoints , dans l'instant , ne m'a pas permis de lui répondre : il m'a ferré la main , & m'a dit tout bas , de l'air le plus pénétré : « ressouvenez-vous que ma » destinée est entre vos mains. » Un soupir qui s'est échappé du fond de mon cœur , a été ma seule réponse ; mais j'ai lu dans ses yeux qu'elle n'étoit nullement équivoque.

Lorsque je suis rentrée dans mon appartement , Polly m'a donné le billet suivant écrit avec un crayon.

« Votre pere est inexorable , ma

» chere Eléonore ! vous êtes con-  
 » damnée à être l'épouse de Villars.  
 » Comme je crains qu'on ne m'em-  
 » pêche de vous parler, j'ai confié ce  
 » billet à votre femme de chambre,  
 » pour vous supplier, si vous ne  
 » voulez pas me réduire au déses-  
 » poir, de vous trouver demain au  
 » soir, dans le parc, où je vous ferai  
 » part d'un projet que j'ai imaginé,  
 » & qui est le seul moyen de nous  
 » sauver, vous de ce mariage odieux,  
 » & celui qui vous adore, d'un mal-  
 » heur éternel. Je m'y rendrai aussi-  
 » tôt que le jour commencera à  
 » tomber, & j'attendrai jusqu'à ce  
 » que je vous voie. De grace, ma  
 » chere Eléonore, ne manquez pas  
 » de vous y trouver. Je suis dans un  
 » trouble ! . . . , Grand Dieu, pro-  
 » tégez mon Eléonore !

A peine avois-je fini de lire,  
 lorsque mon pere est entré dans ma

chambre. Il m'a d'abord regardée d'un air embarrassé , & m'a demandé si le Marquis avoit pris congé de moi, d'une maniere définitive ; « car vous » n'ignorez pas , Eléonore , a-t-il » continué , que je vous ai dit , il y » a long-tems , que ma parole étoit » engagée avec Sir Villiam Villars » ?

Je me suis jettée à ses pieds , & l'ai conjuré de me sauver de ma ruine ; que je regardois ainsi un mariage avec un homme que j'abhorrois plus que la mort. Il a paru touché de ma douleur ; mais il a fini par me dire qu'il ne pouvoit retirer la promesse , que les importunités de ma mere & de mon oncle lui avoient arrachée. « Si je n'avois pas engagé ma parole , » vous pouvez croire , ma chere enfant , que je n'aurois pas hésité un » moment à accepter les offres géné- » reuses que le Marquis de Huntly » m'a faites en votre faveur. Mais il



» n'est plus tems ; — j'ai promis , &  
» je viens maintenant pour vous en-  
» gager à me promettre que vous  
» romprez tout commerce avec lui ,  
» & que vous vous prêterez de  
» bonne grace à remplir mes enga-  
» gemens. Il se peut que Sir Villiam  
» n'ait pas à présent , à vos yeux ,  
» tous les agrémens qu'on pourroit  
» lui souhaiter ; mais c'est un parti  
» convenable ; & puis , croyez-moi ,  
» mon enfant , il est fort rare que vos  
» mariages d'amourettes soient les  
» plus heureux. Sir Villiam vous  
» aime , & estime votre famille. Trahi  
» par son amour , le Marquis peut  
» bien , à présent , ne pas faire atten-  
» tion à la différence du rang ; mais  
» lorsque ses desirs se feroient éteints  
» dans la jouissance , ils feroient pro-  
» bablement suivis de l'indifférence ,  
» & il ne tarderoit pas à se repentir  
» de s'être uni à une femme d'une

» condition si fort inférieure à la  
» sienne.

» Ah ! Monsieur, me suis-je écriée,  
que vous connoissez mal le généreux  
» Huntly ! — mais je consens à l'ou-  
» blier. Tout aimable qu'il est, je  
» veux bien vous promettre de n'être  
» jamais à lui, — si vous voulez me  
» délivrer de cet homme que je dé-  
» teste.

» Vous demandez l'impossible,  
» Eléonore, vous savez que ma  
» parole est sacrée. Votre mere est  
» déterminée ; & personne ne peut  
» mieux qu'elle, juger de ce qui peut  
» vous convenir. Je ne vous refuse  
» pas de faire tout ce qui dépendra  
» de moi pour vous obliger. Je puis  
» différer un peu votre mariage,  
» pour vous donner le tems de  
» vaincre votre répugnance. Prou-  
» vez-moi que vous n'êtes pas in-  
» digne de cette complaisance ».

En

En achevant ces mots , il est sorti avec précipitation , comme s'il eût craint de se laisser gagner , & que sa cruelle résolution n'eût pu tenir contre mes prieres & mes larmes.

Je me suis jettée sur mon lit , fondant en larmes , & déplorant la cruauté de ma situation. J'ai tiré de ma poche le billet du Marquis , je l'ai baisé & arrosé de mes larmes.

« Ah ! mon cher , mon aimable Hunt-  
 » ly ! me suis-je écriée , comme s'il  
 » eut été présent ; faut-il que votre  
 » Eléonore vous soit enlevée ! —  
 » peut-on exiger d'elle qu'elle re-  
 » nonce à l'espoir si doux d'être  
 » votre épouse , — qu'elle vous ou-  
 » blie , — qu'elle consente à en  
 » épouser un autre ; — ah ! plutôt  
 » mourir : — vous m'avez dit que  
 » votre destinée étoit entre mes  
 » mains , — & je serois la cause de

» votre malheur ! & je causerois la  
 » mort du seul mortel qui peut me  
 » rendre la vie agréable ! — que je  
 » suis malheureuse » !

Au milieu de ces pensées affli-  
 geantes , j'ai vu entrer le Major  
 Stretton , qui m'a dit qu'il venoit  
 m'offrir ses services.

« Je viens , m'a-t-il dit , de parler  
 » à votre pere , dans les termes les  
 » plus forts ; mais il est inflexible.  
 » Vous savez combien il est scrupu-  
 » leux dans ses principes. Une pro-  
 » messe , quoiqu'arrachée par sur-  
 » prise , comme je ne doute pas que  
 » celle-ci ne l'ait été , est pour lui  
 » sacrée & inviolable. Mais comme  
 » je vois que son cœur ne souffre pas  
 » moins que le vôtre , du refus qu'il  
 » a fait au Lord Huntly , je pense  
 » que ce fera vraiment lui rendre un  
 » service d'ami , que de vous sauver



» d'un malheureux , indigne de vous  
 » posséder. Fiez-vous donc à moi ;  
 » Mademoiselle ; souffrez que je vous  
 » arrache des griffes de ce monstre ,  
 » & que je vous conduise entre les  
 » bras du Marquis. Votre pere me  
 » remerciera ; quant à l'approbation  
 » de Mistris Walton , vous ne devez  
 » pas vous en soucier , plus que je ne  
 » m'en soucie moi-même ».

J'ai remercié le Major de sa bonté  
 pour moi ; mais je lui ai objecté la  
 promesse que j'avois faite à mon pere  
 de renoncer au Marquis. — « Vous  
 » n'avez fait cette promesse qu'avec  
 » restriction , m'a-t-il dit ; & je puis  
 » vous assurer que rien ne peut vous  
 » sauver , si vous refusez d'embrasser  
 » le parti que je vous propose. J'ai  
 » parlé à Mistris Walton , aussi bien  
 » qu'à votre pere , rien ne la peut  
 » faire changer ; & si elle venoit à

» favoir que le Marquis vous eût  
 » demandée , je vous jure que vous  
 » feriez Lady Villars , avant que la  
 » journée de demain fût passée. Vous  
 » n'avez rien à espérer de la part de  
 » votre pere ; vous savez comme elle  
 » le méne ; elle a eu l'art de lui per-  
 » suader que Sir Villiam possède  
 » mille bonnes qualités. Sir Villiam  
 » l'a gagnée , en flattant sa vanité ,  
 » qui , soit dit sans vous offenser , est  
 » si excessive , que tout autre que  
 » votre pere n'auroit jamais pu vivre  
 » avec elle.

» Mais , allons , a-t-il continué ,  
 » en me prenant par la main , confiez-  
 » vous à mes soins , & souffrez que  
 » je vous sauve du précipice où vous  
 » êtes prête à tomber. Huntly m'a  
 » parlé de sa passion pour vous ,  
 » avant que vous en fussiez instruite ;  
 » & vos yeux m'indiquoient assez

» tout ce que vous sentiez pour lui.  
 » Il faut que Sir Villiam soit aveugle,  
 » s'il ne s'est point apperçu d'une  
 » chose qui m'a parue si claire. Si  
 » Sir Villiam s'en est apperçu , ai-je  
 » dit , les choses ne sont pas encore  
 » désespérées. Il ne voudra pas re-  
 » cevoir ma main , sachant qu'un  
 » autre possède mon cœur. Que  
 » pensez-vous d'une idée qui me  
 » vient de lui écrire ; ( car je n'aurois  
 » pas la force de lui dire de bouche ,  
 » combien est forte & enracinée l'a-  
 » version que j'ai pour lui , ) & de le  
 » prier pour le bonheur de tous deux ,  
 » de renoncer à moi ?

» Vous parlez , a répondu le Ma-  
 » jor , en fouriant , comme si l'homme  
 » en question avoit un cœur. Mais  
 » croyez-moi , il n'a ni assez de géné-  
 » rosité pour abandonner ses préten-  
 » tions , pour l'amour de vous , ni

» allez de délicatesse pour le faire  
 » par rapport à lui-même. Cette ten-  
 » tative ne vous conduiroit à rien.  
 » Votre personne est tout ce qu'il  
 » desire ; votre cœur n'entre pour  
 » rien dans ses poursuites. Mais sui-  
 » vez votre idée , écrivez-lui ; & si  
 » le succès ne répond pas à votre  
 » attente , souvenez-vous que vous  
 » avez en moi un ami sur qui vous  
 » pouvez compter.

Là-dessus il m'a quittée ; & je vais  
 écrire à Sir Villiam. Je vous don-  
 nerai dans ma suivante une copie de  
 ma lettre , & le récit de ce qu'elle  
 aura produit. Avant tout , je vais  
 envoyer celle-ci , car je prévois  
 votre impatience.

Demain , si ma lettre ne produit  
 point l'effet que j'en attends , je vais  
 trouver le Marquis ; & alors , il ne  
 me reste plus qu'à me laisser diriger



par lui, & par le Major. Et cependant de quel œil va-t-on regarder une pareille démarche ! une jeune personne de mon âge fuir de la maison de son pere , pour se jeter dans les bras d'un homme qu'elle a à peine eu le tems de connoître ! O , mon amie , quelle destinée est la mienne ! je ne puis , je ne dois point consentir à fuir avec Huntly. . . . . Mais , — Sir Villiam ! — si je reste ici , je lui suis sacrifiée , — Grand Dieu ! moi , l'épouse de celui de tous les hommes que je hais & que je méprise le plus ! O , ma cruelle mere , à quoi allez-vous réduire votre malheureuse fille ! & mon pere ! il m'abandonne ; — ce pere , autrefois si tendre , si indulgent ! mais il a donné sa parole , — son honneur est engagé , — quelles fausses idées ! comme s'il y avoit à balancer un moment , lorsqu'il s'agit

( 152 )

d'enfreindre une promesse arrachée  
par subtilité , ou de contraindre les  
inclinations d'une fille , aux risques  
de son bonheur , & de sa vertu ! ah !  
plaignez mes maux , & priez pour  
votre affligée ,

*Eléonore.*

*Fin de la premiere Partie.*



